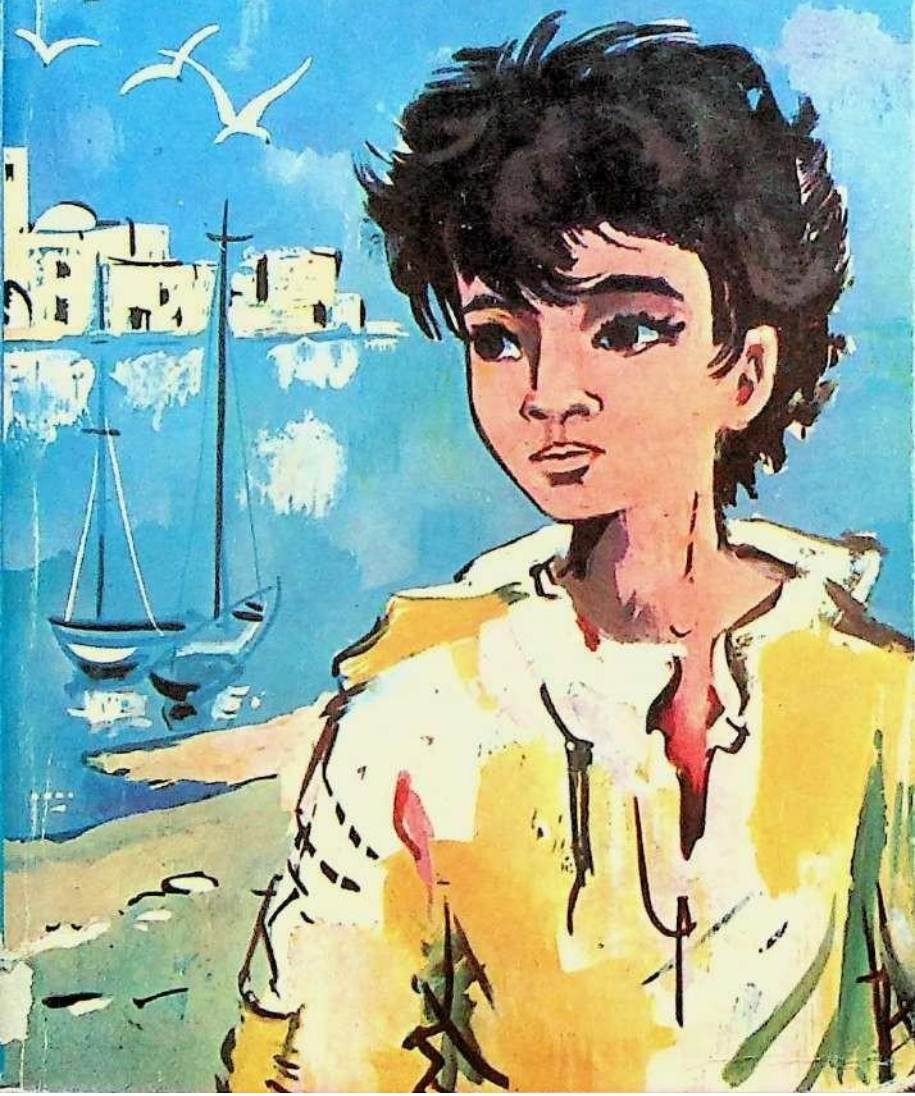


PATRICIA M. ST JOHN

LE MANTEAU



Eglise de la Confession d'Augsbourg
d'Alsace et de Lorraine
Paroisse de DRULINGEN

LE MANTEAU
LES QUATRE BOUGIES
L'INVITÉ

Patricia M. St-John



LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE
Guebwiller — Lausanne — Bruxelles

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Le secret de la Clairière
Qui donc a frappé ?
Hamid, le petit Marocain
Le Jardin de l'Arc en Ciel
Où est le chemin ?
Libre
Souffle de vie

11^e mille

Copyright 1956 et 1974 Patricia M. St-John, Coventry - Angleterre

I.S.B.N. : 0-85421-449-6

Copyright 1960 et 1978, Ligue pour la Lecture de la Bible, Guebwiller, France

I.S.B.N. : 2-85031-040-9

LE MANTEAU

MATIN



RISE, la lumière s'infiltrait dans les rues de la cité, lorsque Mustapha s'éveilla. Grelottant, il tira à lui son vieux manteau délabré et le serra autour de son corps. Son visage se dissimulait sous le capuchon qu'il repoussa légèrement en arrière, afin

de jeter un œil à droite et à gauche, curieux de voir ce qui aurait pu survenir, mais peu désireux de laisser passer les courants d'air.

Quelques garçons dormaient, étendus non loin, mal à leur aise. Leur logement ? Dans une méchante rue, un café à l'atmosphère épaissie par l'odeur du tabac refroidi de la nuit. Des verres maculés traînaient sur les tables, et les gosses, sans domicile, n'étaient pas lavés. Plusieurs d'entre eux, se couchaient en tas, pêle-mêle, et à tour de rôle grognaient à la clarté blafarde.

De dessous son capuchon, Mustapha les dévisageait tristement. Il ne vivait pas depuis longtemps dans la ville et il détestait ce frileux réveil journalier dans ce lieu méprisable. Quel inconfort de dormir sur le sol, même si on en a l'habitude. Tout compte fait, durant le sommeil, vous pouvez oublier que vous êtes affamé et sale et étranger ! Parfois, dans ses rêves, Mustapha se reportait au temps, pas si lointain, où, dans leur logis de la montagne, il s'allongeait aux côtés de sa mère, alors que les plis de sa robe le tenaient au chaud. Vers le matin, il devait avoir rêvé de cette maman, car, à demi-éveillé, il se surprit à penser à elle, une ignorante femme de tribu, mais dont l'amour qu'elle lui portait était très fort. Que de fois, restant sur sa faim, elle lui donnait son pain. Peut-être était-ce en partie à cause de cela que la mort l'emporta si jeune ? Trois ans qu'il n'avait pas revu les montagnes proches de son home et il se demandait quel était leur aspect actuel — probablement se couvraient-elles de neige, battues par les vents s'engouffrant au fond des ravines. Si en ville il faisait plus chaud, là-haut l'air des sommets soufflait plus pur, plus salubre. A ce souvenir, le garçon plissa son nez, se leva avec une expression de dégoût, et, raidi, se dirigea vers la porte. Ayant payé son gîte la veille au soir, il ne lui restait qu'une solution, s'en aller.

L'air froid de la rue le saisit et il se mit à trotter rapidement ; il claquait des dents. Il était à peine six heures du matin, mais, oh ! combien il désirait son déjeuner. De la proche mosquée résonna l'appel à la prière de l'aube. Mustapha, lui, n'avait jamais appris

à prier, n'avait nul lieu où se rendre, point d'occupation, et, avec le rêve de ses salubres montagnes dans l'esprit, les rues lui parurent intolérables.

Il descendrait vers le rivage ; là, au moins, il trouverait de fraîches brises et de vastes espaces, et il



pourrait s'ébattre et se réchauffer. Il dévala la pente d'une large ruelle bordée des deux côtés d'échoppes fermées ; en bas, on découvrait le quai et une jetée de pierre se prolongeant jusqu'au port où de grands bateaux flottaient à l'ancre, tandis qu'au loin, sur la

droite, se déployait la longue courbe des sables de la plage, bordée par de chétives collines. Au-dessus des eaux côtières et du phare du promontoire, le soleil enflammait le ciel de ses rayons. Même l'enfant maussade fut empoigné par tant de beauté. Il fit halte et demeura un moment en contemplation. Comme tout était solitaire ! Rien que lui, les goélands criards et les petites vagues ondulées teintées d'or.

Puis son regard, aiguisé par la faim, capta la vue de quelque chose de prometteur. A distance, sur la baie, au-delà de la plage, il vit un bateau de pêche amarré. Un petit groupe d'hommes s'approchait du bord de la mer. Mustapha comprit de quoi il s'agissait — un filet à retirer. Voilà son déjeuner assuré ! Laissant couler son manteau de ses épaules, il s'en ceignit et se mit à courir sur le sable ferme. Criillant, les goélands s'envolaient devant lui, et ses pieds nus dessinaient une piste sur l'étendue lavée par la marée.

Il arriva, le cœur battant, pour surprendre les gars en plein accès de mauvaise humeur. Ils venaient de se quereller par rapport au partage du prix du halage et deux garçons, hors d'eux, refusaient de continuer la besogne. Mustapha survenait à point nommé. Il s'arrêta pile.

— Je le traînerai avec vous, dit-il, haletant, et vous aiderai à tout porter au marché.

Son ton sonnait trop impatient. Le pêcheur reconnut que le galopin souhaitait désespérément trouver du travail et accepterait ce qu'il offrirait. Il lui

proposa une somme insignifiante. Les prunelles de Mustapha flamboyèrent.

— C'est insuffisant, protesta-t-il, coléreux.

— Fort bien, tu peux vider les lieux, reprit le pêcheur, en retroussant ses manches. Il y a bon nombre de gamins par là autour.

C'était vrai. On les voyait galoper le long de la grève et Mustapha devait se décider promptement : ou se contenter de ce salaire dérisoire, ou s'en retourner le ventre creux. Fronçant ses sourcils en bataille, il rejeta son vieux manteau sur le sol et prit place à la corde goudronnée. Les hommes s'alignèrent et, sur un ordre du pêcheur, tous ensemble ils halèrent.

L'aménée d'un filet est un spectacle à voir : hommes, jeunes gens, gosses à moitié nus tirent à reculons, leurs membres brunis tendus et musclés et leurs talons creusant des trous profonds dans le sable. Puis, comme un seul homme, chacun se relâche, et à nouveau saisit plus loin la corde pour le prochain effort. Ils travaillent en silence, à un rythme impeccable, ajoutant leurs faibles forces à la puissance de la marée montante et, de la pleine mer, le filet est entraîné vers la rive. Alors, avec une dernière et rude secousse et un cri bref, le filet est hissé à terre. Une masse frénétique de poissons, étincelante dans le soleil, se tord sur le sable pendant que les hommes se précipitent en avant pour examiner et trier la pêche. Une grande partie n'est point marchandise valable. On la jette de côté et elle forme une masse éclatante de rouges étoiles de mer et de méduses orangées ; en

revanche, les sardines, les pieuvres, les harengs et les maquereaux sont empilés dans des boîtes plates en bois qui dégouttent à chaque joint, et les garçons les chargent sur leurs dos ployés et montent au marché, leurs haillons imbibés de l'eau salée à l'odeur de poisson.

Sans perdre de temps, Mustapha s'empara d'une caissette de sardines, car ses camarades se montraient, aussi bien que lui, habiles à cette tactique. En effet, déjà s'amorçait une dispute entre eux, et il jugea prudent de s'en sauver au plus vite. D'un galop régulier, il se mit en route, l'eau glacée lui dégoulinant dans le cou ; cependant, le contentement l'habitait, parce qu'il n'aurait plus à attendre longtemps son déjeuner, et il désirait son déjeuner plus que n'importe quoi au monde.

D'atteindre la place du marché équivalait presque à une ascension, aussi les épaules du porteur lui faisaient-elles mal ; ses doigts s'engourdisaient. En ces jours-ci, le trafic s'animait. On était à l'époque où les chrétiens célèbrent la naissance du Christ et tous mangent dindes et cakes, achètent des fleurs et des jouets pour leurs enfants. Les échoppes de fleuristes, au centre du square, n'étaient qu'une flamme de couleurs ; de bleus iris voisinaient avec le jaune des mimosas et les odorants bouquets de narcisses, le tout se détachant sur la teinte sombre des rameaux de sapin et des petits arbres de Noël plantés en pots. Et quel attrait aussi que les étalages de victuailles avec leurs dindes et leurs oies dont les cous s'ornaient de collerettes de papier rouge ! Et la foule ! A peine huit

heures, et les rues regorgeaient d'acheteurs français, espagnols, anglais, vaquant à leurs dernières emplettes, de larges paniers suspendus à leurs bras. Demain, ce serait Noël.

Mustapha déchargea son lot de poissons devant son destinataire et prit son dû d'un air menaçant. Il devait recevoir un salaire plus équitable ; cet homme passait pour un fourbe et un voleur de pauvres, Hélas ! Mustapha était accoutumé à ces faits, et la piécette lui procurerait quand même une frugale nourriture, soit quatre bagues de pâte frite et un verre de café pour une « peseta » (1). Après, il se sentirait mieux et passerait la matinée au marché, dans l'espoir de porter le sac à provisions d'une ménagère trop chargée. Le jour commença de lui paraître plus clair, sauf que ses hardes humides se collaient à sa peau et que du soleil d'hiver émanait vraiment peu de chaleur. Où donc était son vieux manteau ?

Brusquement, la mémoire lui revint. Il l'avait laissé près des filets. Dans sa hâte de déguerpir et réchauffé par la gymnastique du halage et du transport, il n'y avait plus songé.

Il oublia sa faim, parce que la privation de son manteau était le plus terrible mécompte qui pût lui advenir. Tournant le dos aux souks, il s'enfuit et bondit en bas des rues aussi vite qu'il en fut capable et rejoignit le bord de l'eau. De nouveau, il se retrouva sur le rivage, courant et courant. C'était l'heure de la

(1) Peseta, monnaie espagnole.

marée montante, et le niveau de la rivière qui se jetait dans la mer augmentait. Sa cote était haute. Il y plongea presque jusqu'à la ceinture, s'apercevant à peine du froid à cause de l'obsession de sa perte ; elle lui



faisait négliger tout le reste. Avidement, il inspecta les alentours. Oui, c'était bien là. Il voyait le bateau, l'inutile monceau d'étoiles de mer, et la trace des pieds dans le sable. Quant au manteau — disparu...

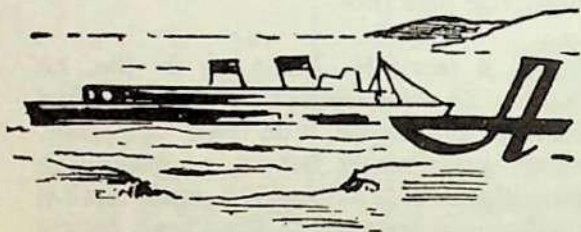
Oui, disparu. Et il était vain de le chercher davantage. Présentement, Mustapha, stimulé par sa course,

avait chaud ; pourtant, il lui faudrait franchir une deuxième fois la rivière et, bientôt, il serait transi. Insensé l'espoir d'acquérir un autre manteau, et le temps froid venait tout juste de débiter. Il s'agirait de faire des économies pour se procurer un sac et, de toute façon, il valait mieux économiser. Il commencerait donc par se passer de café et se contenterait de deux bagues de pâte frite.

Amèrement déçu, il reprit le chemin de la ville. Le soleil, aux approches de midi, brillait haut dans le ciel et la mer n'était qu'une nappe d'un bleu chatoyant. La côte d'Espagne, à travers le Détroit, se dissimulait sous une vapeur d'argent. Pourquoi le matin était-il si beau et les hommes si méchants ? On l'avait frustré de la moitié de son gage. On lui avait dérobé son manteau...

Il haïssait chacun.

MIDI



ONZE HEURES, le paquebot de Gibraltar fut en vue. Comme le bateau naviguait vers le

promontoire, Mustapha fit diligence, se démenant sur la jetée de pierre qui aboutissait au Port, afin de parvenir à temps à pied d'œuvre. C'était en général l'heure quotidienne la meilleure, celle dont dépendait son repas. L'important était d'être là très tôt, parce qu'une troupe de va-nu-pieds s'y rendaient aussi dans le but de gagner leur pitance, et il ne se présentait pas assez de travail pour tous à la ronde.

Parmi le mugissement des sirènes, la violence d'un jet de vapeur, le battement d'une hélice propulsive à l'arrière, le bateau s'approcha et jeta l'ancre. Chaque garçon se tenait en alerte, guettant les passagers qui, munis de pesantes valises, s'écoulaient à travers les locaux de la douane ; meilleure aubaine encore, les lourdes cargaisons s'empilant sur le quai pour qu'on les hissât sur des camions.



Si les voyageurs faisaient mine d'être inquiets ou inexpérimentés, la règle du jeu consistait à s'attacher à celui d'entre eux au comportement le plus indécis et, de préférence, à un Américain (ceux-ci étant pourvus d'argent). On lui proposait une visite complète de la ville ou, pour un prix fabuleux, de l'accompagner à un hôtel. Le grand art était de se montrer si charmant que le touriste ne parviendrait point à croire que quelqu'un si plein d'égards et si soucieux du bien-être d'autrui soit capable de le voler. Si cela ratait, restaient les bagages de moindre importance à porter.

Mustapha ne valait pas pipette à ce métier-là auprès des touristes. Trop fluet et ses sombres yeux trop tristes. En outre, de nombreuses années de solitude montagnarde le trouvaient désarmé au milieu des foules. Les visiteurs ne voyageaient pas pour que pauvreté et faim leur soient rappelées. Ils voyageaient afin de se délasser et aimaient à rencontrer des gosses amusants, joviaux et pleins d'assurance.

Malgré tout, à l'occasion, Mustapha réussissait une bonne prise et, ce jour-là, il fondit sur une jeune lady en short, caparaçonnée de jumelles et d'une caméra qu'elle portait en bandoulière. Incertaine d'elle-même et de ce qu'elle allait faire, il paraissait clair qu'elle passerait ici la journée entière. Qu'elle était stupide de se déplacer ainsi toute seule ! Au moins, elle serait une proie facile.

— Tout je vous montre, chantonna-t-il, sortant les maigres mots disponibles qu'il connaissait en anglais

et gambadant, maladroit, autour de l'étrangère, en un effort désespéré d'être drôle et divertissant. Moi, très bon ! Cent pesetas !

La jeune fille hésitait et serait peut-être tombée dans le piège si un homme corpulent et gras, fumant un énorme cigare, ne se fût avisé d'accourir à la rescousse.

— Pas un centime de plus que vingt pesetas, jeune dame, intervint-il avec fermeté ; et, si j'étais vous, je me choisirais un guide officiel. Ces gamins sont des voleurs et des fripons.

Indignée, la jeune fille s'éloigna, toisant fièrement Mustapha qui s'immobilisa, furieux. Il détestait cet homme bedonnant au pardessus garni de fourrure, et au gros cigare. Que savait-il de la faim ? Oui, le voilà qui emmenait lui-même l'inconnue, probablement à un restaurant coûteux sur le Boulevard, pour s'y gorger et boire et fumer...

Toutefois, cela ne valait rien de perdre son temps à rêvasser. Il importait de se dépêcher, sinon il resterait bredouille. Approchait, chargée d'un mioche et d'un lourd bagage, une femme espagnole à la démarche fatiguée, le genre de qui ne peut se payer le luxe d'un taxi ; quoi, pas très profitable, mais plus rien ne s'annonçait. Il s'agirait de soutirer d'elle le maximum. Mustapha se précipita vers l'arrivante et empoigna la valise. Elle la lui abandonna et il s'empressa de la porter, longeant le quai et bombardant d'œillades envieuses un copain. Le malin avait jeté son dévolu

sur un jeune homme, de toute évidence fortuné, à la cravate éblouissante, et qu'il faisait rire. « Faites-les rire et y-z'en obtiennent tout c'qui veulent. » Ce garnement-là aurait un fameux repas.

A peine Mustapha avait-il parcouru cinq mètres qu'un passant survint sur le quai. Il embrassa la femme épuisée, souleva son fils, saisit la valise, puis, sans même regarder, fit tomber deux pesetas dans la main tendue de Mustapha. Il s'avérait inutile d'argumenter ou de provoquer une scène parce que c'était bien ce qui lui était raisonnablement dû et, à dire vrai, le mari et la femme s'intéressaient beaucoup trop l'un à l'autre pour s'occuper en quoi que ce soit de lui.

La chance de sa journée s'évanouissait, et le total de sa récolte se bornait à deux pesetas.

Il s'en fut flâner, suivant les méandres du rivage, dégoûté de tout et fixant les vagues. Midi, il n'avait pas le cœur à retourner en vitesse dans les parages du marché aux grains. Mieux valait d'attendre. La plage, une fois dépassé le terrain de football, offrait l'unique lieu paisible de la ville, et Mustapha, parfois, aspirait ardemment à la tranquillité. Dans la cité — ce séjour impitoyable —, chaque individu vivait égoïstement pour lui-même, et seuls les plus forts, les plus astucieux parvenaient à leurs fins. L'enfant eut soudain le désir poignant de tourner le dos à ces réalités et de rejoindre les rochers et les rivières de son village natal. Mais son père et sa mère morts, nul

refuge ne l'attendait là-bas — ni ailleurs —, pensa-t-il, en considérant tristement la mer.

Il atteignit l'endroit où ils avaient halé le filet au matin. Le bateau reposait sur le bord de la rive où un garçon, aux yeux de charbon, la tête tondue à ras, accroupi sur la grève, raccommodait un filet. Quand il aperçut Mustapha, il l'examina avec insistance.

— Etais-tu à tirer le filet ce matin ? s'enquit-il.

— Oui, répliqua Mustapha, sans manifester le moindre intérêt.

— Moi aussi, reprit le garçon. Je t'ai vu. As-tu perdu ton manteau ?

— Oui, répondit Mustapha, subitement attentif. Où est-il ?

Le gamin fit voler un caillou en l'air et le rattrapa. Il resta silencieux un bout de temps.

— Que me donneras-tu, si je te le dis ? questionna-t-il, circonspect.

Mustapha eut un geste de désespoir.

— Je n'ai rien à te donner, cria-t-il. Je n'ai même pas encore mangé parce que le pêcheur a lésiné sur mes gages. Dis-moi où il est et je te paierai un prochain jour.

Le garçon secoua méchamment la tête. On vivait dans un pays où jamais un gamin ne faisait confiance à un autre gamin. Il proposa un prix :

— Une peseta, marchandait-il, et je t'indiquerai la maison. L'homme qui t'a volé est sorti avec les bateaux et ne reviendra pas chez lui avant deux jours. Il n'y a là qu'une femme. J'habite porte à porte avec la famille et j'ai vu l'homme qui cueillait ton manteau. Tu as de la veine si tu peux le reprendre !

Impassible, il continua son travail, sans s'occuper de son interlocuteur. Cette histoire ne l'émouvait pas. Mustapha jeta la peseta par terre, auprès du quémandeur. Celui-ci rassembla son filet et se mit debout sur ses pieds.

— Viens, dit-il, suis-moi !

Ils filèrent sur la plage, passèrent la ligne du tramway et la route menant aux marais salants. L'eau de la mer s'accumulait dans les creux et les fossés, et, lorsque le soleil brûlant activait leur évaporation, le dépôt de sel restait dans les fonds. Aux mois d'hiver, les prairies étaient à sec et l'on ne voyait, rare signe de vie, que quelques enfants haillonneux jouant autour d'un groupe de huttes en goudron où vivaient pêcheurs et sauniers.

— C'est là, dit le guide avec placidité, désignant d'un mouvement de tête la plus petite des cabanes. Salut, et que Dieu t'aide !

Il disparut dans son propre logis et Mustapha hésita un moment. S'il éprouvait plutôt de la frayeur, sa colère le rendait téméraire. Marchant vers la porte, il frappa lourdement et bomba le torse afin de paraître plus viril.

Il y eut un intervalle de silence. Puis, une voix dolente se fit entendre :

— Entrez !

La pièce était très nue et presque obscure. Dans un coin s'entassait, auprès d'un tout jeune ânon, un attirail de pêche ; dans un autre angle, sur un matelas de paille, une femme couchée étreignait de ses mains un pot d'argile contenant des cendres. Elle gémissait doucement. Une voisine était assise près d'elle et, à leurs pieds, s'agitait sans répit une petite forme recouverte du manteau de Mustapha.

Ha ! Le copain lui avait dit la vérité. Trouvé le repaire des voleurs, et cette fois il les tiendrait. Il s'empare-rait de son manteau et menacerait ces gens de la police jusqu'à ce qu'ils crient merci. Non pas qu'il eût l'intention d'exécuter cette mise en demeure, car durant son existence entière Mustapha s'évertuait à éviter la police, et ce serait une faute grossière d'avoir quoi que ce soit à démêler avec elle. Ma foi ! en cette occurrence, cela sonnerait bien.

— Où est l'homme qui m'a volé ? gronda-t-il, bourru et cherchant à déguiser l'altération enfantine de sa voix. Il vaut mieux pour vous que vous me rendiez immédiatement mon manteau et me payiez pour l'avoir pris, ou la police sera ici dans une demi-heure. M'entendez-vous ?

Avec lassitude, la jeune femme tourna la tête. Ses pensées semblaient être ailleurs. Mustapha réalisa qu'il avait produit piètre impression et sa grosse, mé-

chante voix résonnait sottement et sans grand effet. Peine perdue, ses fanfaronnades, car ni la mère fatiguée, ni l'enfant malade n'étaient de force à lui résister, l'eussent-elles voulu. La voisine, une vieille grand-mère usée par l'âge, se bornait à l'observer ; cette

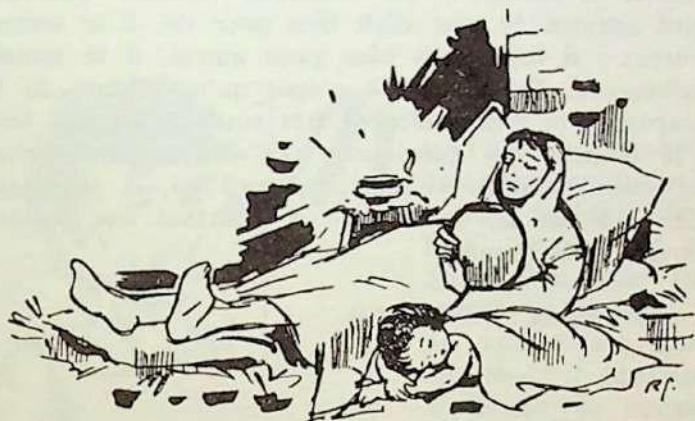


affaire ne la concernait pas. Mais le bébé-ânon, effrayé, se reculait dans son coin. (Ceci causait du chagrin à Mustapha, car il avait été élevé en compagnie d'un bébé-ânon).

— Prends-le, dit la jeune femme, soulevant sa tête et pointant le petit tas à ses pieds. Mon mari est parti

avec les bateaux. Il ne reviendra pas ici avant demain soir. Je n'ai pas d'argent à la maison.

Elle tourna son visage contre la paroi et ferma les yeux. Il ne restait plus à Mustapha qu'à récupérer le



manteau. Cela représentait une abjecte victoire. D'un geste de défi, il l'arracha à l'enfant qui hurla et frissonna comme si elle s'éveillait brusquement d'un mauvais rêve. Mustapha lui-même put se rendre compte que c'était une fillette bien malade. Toutes ses jointures craquant, la vieille se leva péniblement. Elle transporta la petite créature fiévreuse près de sa mère et la coucha sous le châle de coton qui recouvrait la femme. Peut-être ses bras la tiendraient-ils au chaud ?

Personne ne dit mot. Qu'entreprendre, sinon s'enfuir ? Alors que, en possession de son bien, le garçon

quittait la mesure, un froid nuage voila le soleil et des ombres noires planèrent sur la mer.

A peu près défaillant de faim, Mustapha reprit le chemin de la plage. Il se trouvait singulièrement misérable. D'ordinaire, ses réactions restaient parfaitement simples. Si tout allait bien pour lui, il se sentait heureux ; si tout allait bien pour autrui, il se sentait malheureux. Et, comme il n'était qu'un garçon de la campagne, ni très malin, ni très rusé, et pas du tout à la hauteur des garnements des villes, il se sentait en général malheureux. Or, aujourd'hui, il avait gagné — à bas les pattes ! — et pourtant une sombre détresse l'envahissait.

— Pourquoi ? s'étonnait-il...

APRES-MIDI



USTAPHA s'acheta un quignon de pain et deux sardines frites. Puis, il se mit en quête d'un local fréquenté où manger. Il ne souhaitait plus être seul. Il éprouvait le besoin de compagnie et de bruit, de

conversation haute en couleur, voire d'une querelle — n'importe quoi qui pût lui faire oublier la chambre silencieuse, l'odeur de goudron de l'attirail de pêche, les traits pâlis de la femme, et l'enfant malade. Il se joignit à un groupe de cireurs de bottes et de garçons de café baguenaudant sur le trottoir, près de l'arrêt du bus, et s'assit par terre pour jouir le mieux possible de son repas.

Chacun s'ingéniait à être élégant pour Noël ; aussi les petits cireurs faisaient-ils de bonnes affaires. Ils s'étaient rendus sur la place du marché et en reve-

naient, riches de récits surprenants et amplifiés, parce que la Fête représentait une époque intéressante de l'année — tant de marchandises dans les vitrines des magasins, et une certaine poussée de générosité au cœur des acheteurs.

— Que *font* ces chrétiens à cette fête qui est la leur ? s'enquit dédaigneusement un garçon efflanqué.

— Ils mangent du dindon, railla un homme à l'aspect batailleur. J'ai l'habitude de travailler pour l'un d'eux. Ils boivent aussi, ils fument beaucoup et des quantités de cigares, et distribuent des cadeaux à leurs enfants. Je n'en reviens pas de ce qu'ils peuvent avaler ! Mais, à moi, ils n'offrent rien. Je ne suis que le garçon jardinier.

Plein de mépris, il cracha et s'allongea contre le mur.

— Et pourquoi observent-ils cette fête ? poursuivit l'adolescent fluet.

— Ils racontent que c'est le jour où le prophète Jésus est né, intervint un deuxième adolescent. Ils prétendent qu'il est le Fils de Dieu. Mensonges et blasphèmes ! Que Dieu protège tous les pieux musulmans !

— Moi, je suis renseigné, interrompit à brûle-pourpoint un troisième gaillard. J'ai été soigné à l'hôpital chrétien. Je m'étais bagarré avec un voyou parce qu'il m'avait volé mon tabac. Il m'a flanqué un coup de couteau dans l'épaule. Je suis resté quatre jours dans

leur hôpital ; vers le soir, ils s'aminaient et prêchaient leur religion et nous enseignaient de mauvaises paroles. Ils essayaient de nous apprendre ce verset : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. »

Le garçon contrefaisait à la perfection le prédicateur étranger, et sa performance fut accueillie par des éclats de rire.

— Les bons musulmans se cachaient sous leurs couvertures, poursuivit le parleur, vivement encouragé ; en revanche, quelques-uns, attentifs, répétaient les mots entendus. Naturellement, ils pensaient être ainsi mieux traités. Hypocrites ! Cependant, je dois le dire, le docteur était bienveillant. Il nous soignait tous de la même manière, que nous écoutions ou non, et il n'accordait pas de faveurs aux riches.

Un homme plus âgé, occupé, tandis qu'il écoutait, à mâchonner pensivement du chewing-gum, se mêla subitement à l'entretien.

— Tous ne sont pas des hypocrites, remarqua-t-il ; une fois ou l'autre, l'un qui est déçu, croit. C'est le cas de ce garçon, Hassan, qui travaillait au port. Atteint de la typhoïde, il séjourna deux mois dans cet hôpital et ils l'ont proprement ensorcelé... Il déclara qu'il n'était plus un musulman. Il perdit son gagne-pain ; sa famille lui tourna le dos ; rien ne put le faire revenir en arrière. Et, le plus étonnant, c'est qu'il ne s'insurgea pas contre les siens et ne discuta pas, — il alla tout droit sa route, certifiant qu'il avait trouvé le chemin de la paix.

— Et où est-il aujourd'hui ? s'informa l'aide-jardinier.

— Qu'en sait-on ? Pendant un temps, il mendia dans les rues, où aucun musulman ne voulut l'aider. Quoi qu'il en soit, il n'est plus des nôtres. Pauvre fou !

La conversation prit un tour différent. Les petit



cireurs s'en retournèrent au marché. Mustapha e quelques compères traînassèrent sur place, car un bu venant de fort loin devait poindre sous peu, et il s pourrait qu'il y eût du travail pour un ou deux porte faix.

L'après-midi s'étirait. Inopinément, l'ex-jardinie

ayant enfoncé la main dans sa poche, poussa une exclamation de colère : sa poche avait été délestée de son contenu !

Hors de lui, il tomba sur le premier garçon venu — Mustapha naturellement —, qui se débattit avec véhémence, quoique vainement. Son manteau fut enlevé de force de ses épaules et un coup de poing réduisit l'enfant au silence. Les agresseurs, se rendant compte de l'innocence de l'inculpé, le repoussèrent et partirent à la recherche d'un agent à lancer aux trousses des cireurs de bottes.

Quelle lutte et quelle agitation ! Mustapha, ébranlé et contusionné, résolut de se sauver le plus loin possible. Il se dirigea vers son habituel et seul refuge, le rivage de la mer, et, pour la troisième fois en cette journée, la mort dans l'âme, il foula à pas lents le bord des vagues.

Pendant longtemps, il tint ses regards abaissés. Que voilà un lamentable jour ! Et tous étaient à l'image de celui-là. Quelquefois, le soleil brillait ; ils riaient, lui et les copains, plaisantaient, s'affairaient à ramasser des sous, et on obtenait ravitaillement et nourriture. N'empêche que, en y songeant, s'ils riaient, c'était presque toujours parce que quelqu'un avait été ou blessé, ou floué, ou volé. Aujourd'hui, sur cette étendue de grève déserte, Mustapha crut voir soudain la réalité telle qu'elle est ; il prit en haine toute avidité, toute malice, et peur et querelle et malpropreté qui remplissaient leur vie quotidienne. Fatigué et meurtri, il se laissa choir sur le sable et fixa d'abord le large.

Enfin, il leva les yeux. Les douces teintes du ciel se reflétaient dans les eaux. Un goéland s'élança vers la dernière lueur qui fit scintiller ses ailes. Pourquoi avaient-ils pareillement gâté le monde ? Et où trouver une échappatoire à une existence ainsi enlaidie ? L'enfant l'ignorait. Du reste, de telles pensées l'effleuraient pour la première fois.

Puis, brusquement, il se rappela des bribes de la conversation échangée à la station de l'autobus. Il se les remémorait avec une netteté parfaite. Les termes employés, il les avait si rarement entendus ! « Dieu aimait tant qu'il donna... Il dit qu'il a trouvé un chemin de paix ! »

Aimant... donnant... paix. Ainsi que trois fulgurantes flèches indicatrices en un lieu désert, ces mots qui jusqu'alors, ne revêtaient qu'une vague signification pour Mustapha et sa bande. Leur code à eux : haïr, saisir, batailler ; ce code-là, à quel chemin de paix pouvait-il conduire ?

Oui, autrefois, Mustapha avait pu expérimenter la véracité de ces paroles. Sa mère l'aimait et ne cessait de donner, donner, donner, tant et tant, qu'elle restait les mains vides. Mustapha se souvint que, la nuit où elle mourut, elle s'était couchée, paisible. Il neigeait et elle l'avait enveloppé, lui, dans la dernière couverture chaude du logis, la dernière chose qu'elle eût encore à donner.

Qu'était-ce donc que la *paix* ? L'aube des matins d'été sur les montagnes ?... Le soleil couchant sur la

mer !... Aimer ?... Donner ?... Or, lui, il avait effrayé une femme sans défense, et dépouillé de sa couverture une enfant malade. Tout d'un coup, avec la transparence de l'eau claire, il sut où passait le sentier de sa propre paix. Il tourna la tête et le regarda. Les étendues d'eau sur les prés salés se teintaient, aux rayons obliques, d'une couleur rouge-sang, et les bateaux se dessinaient en noires silhouettes contre le soleil déclinant à l'horizon.

Comme quelqu'un qui rêve, Mustapha se mit debout, traversa la ligne du tramway et les fossés des prairies. La cabane du pêcheur n'était point fermée. La grand-mère qui, plus tard, s'en était allée, s'était contentée de tirer la porte derrière soi. Sans frapper, Mustapha l'ouvrit très doucement et pénétra à l'intérieur.

Seule brûlait une petite lampe et le calme régnait, sauf l'écho de la pénible respiration de la fillette. Mais Mustapha comprit aussitôt qu'un événement était survenu. La jeune femme, appuyée à un coussin, contemplait un nouveau-né qu'elle tenait à son sein. Son visage fatigué respirait une paix absolue, parce que, elle aussi, aimait et donnait.

Le nourrisson devait être né peu après le départ de Mustapha ; la pièce était remise en ordre et au propre, le tout-petit lavé et la mère endormie, puis réveillée. L'ânon, venu tout près, se tenait là, étonné, en équilibre sur ses longues jambes chancelantes, et la fillette souffrante s'agitait et se plaignait sous le châle de coton. Alors, la femme, subitement, redressa la tête

et découvrit Mustapha, arrêté prudemment sur le seuil.

Elle poussa un cri de frayeur, et s'apprêtait à cogner à la paroi pour appeler sa voisine, quand Mustapha s'élança en avant.



— N'ayez pas peur, dit-il. Je ne viens pas vous tourmenter. Je voulais vous prêter mon manteau — juste pour la nuit — parce que votre fille est malade. Demain matin, je dois le reprendre, puis j'essaierai de vous apporter un sac. Cette nuit, en tout cas, elle doit dormir au chaud.

Il se pencha et couvrit la fillette. Muette d'étonnement, la femme l'examinait. Lors de sa précédente visite, il se gonflait d'importance, parlait fort et se donnait des airs d'homme. Comme il restait là, humble et réservé, elle comprit qu'il n'était qu'un jeune garçon, de quatorze ans au maximum, un enfant timide, et non encore rendu totalement insensible par le mal.

— Assieds-toi, l'engagea-t-elle d'une voix menue, le pot de thé est sur le feu. Verse-t'en un verre.

Il ranima la braise mourante, et but avec délices une portion de thé de menthe bouillant et sucré. Depuis combien de jours n'en avait-il pas goûté ?

— Pourquoi as-tu rapporté le manteau ? questionna la femme, toujours intriguée.

— *Hakada*, repartit Mustapha (ce qui peut se traduire par : « ce qui est, est »)... Si j'essaie de chercher une raison, je n'en trouve point.

En réalité, il ne comprenait pas lui-même ce qui l'avait contraint à accomplir cette action.

— Où demeures-tu ? poursuivit la femme.

— Nulle part. Je ne suis ici que depuis trois ans. Je descends de la montagne, d'où vient ma famille.

— Oh ! moi aussi, reprit ardemment la femme. Mon mari m'a amenée en bas quand je l'ai épousé, voilà sept ans, et je ne suis jamais retournée là-haut depuis lors. De quel village es-tu ?

Mustapha nomma l'endroit. Il se situait à quelques milles à peine du village de la jeune mère, du côté Est de la même montagne. Ils avaient donc foulé les mêmes sentiers pour se rendre au marché, cueilli les olives sur les mêmes pentes, préparé le charbon de bois dans les mêmes rochers.

La femme, trop lasse, ne pouvait parler beaucoup. Cela n'empêcha pas Mustapha de déverser son cœur torturé de nostalgie dans celui de cette sœur aînée. Depuis trois ans, n'était-elle pas la première personne rencontrée qui connût son pays natal ?

Il évoqua le printemps et les rivières aux eaux grossières, la mousse des fleurs de cerisiers et d'abricotiers — l'été, quand on coupe les moissons et que l'on dort sur l'aire ; — l'automne, au moment de la récolte de figues, du raisin et du maïs que l'on étale, pour l'exposer au soleil, devant les cases sur les cactus dressés ; — l'hiver, saison où les villages sont bloqués par la neige et où le bétail vit à l'intérieur. En esprit Mustapha revivait dans ses chères montagnes, heureux enfant courant sur les rocs à la poursuite des chèvres, et revenant à la nuit, au foyer, près de sa mère.

Il racontait et racontait ; et la femme alitée écoutait, posant à l'occasion une question. Elle ne connaissait pas comme lui le mal du pays. Sa fille était née dans cette mesure des prés salés, cela y avait fortement attaché son cœur. Et voici, pour elle, son foyer, ce bébé reposant contre elle et la fillette étendue et remuant à ses pieds.

A ce moment précis, elle poussa un cri perçant. Sa mère, avec peine, se pencha sur elle, afin de la tranquilliser. Réveillée en sursaut, l'enfant réclamait de l'eau. La femme porta un verre à ses lèvres, et la malade but fiévreusement, ouvrant la bouche pour reprendre son souffle et pleurant à petits sanglots parce qu'elle désirait être auprès de sa maman. Et la maman posa le nouveau-né sur le sol et attira à elle la fillette souffrante.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'enquit Mustapha.

— Si je savais ! répondit la femme en berçant péniblement la petite. Il y a trois jours qu'elle est malade et, chaque jour, je supplie mon mari de la conduire à l'hôpital. Mon mari ne l'aime pas ; il désirait un garçon, et il prétend toujours qu'il n'a pas le temps. Moi, je ne suis pas en état de marcher, aussi je suppose qu'elle va mourir ; c'est vrai que si je pouvais la faire voir au docteur, elle vivrait.

— Comment le savez-vous ? questionna Mustapha.

— Il l'a déjà soignée, une fois, avant. Fiévreuse comme aujourd'hui, elle ne réussissait ni à téter, ni à retrouver sa respiration. Le docteur lui a « donné l'aiguille » (1) et la fièvre s'en est allée. Il le ferait de nouveau, car c'est un homme bon, mais qui pourrait emmener l'enfant là-bas ? Nous n'avons pas d'argent pour prier le médecin de descendre jusqu'ici.

Mustapha resta pensif. Enfin, il dit :

(1) Fait une piqûre.

— Moi, si vous voulez. Je sais où est l'hôpital.

La mère le jaugea comme si elle mesurait sa valeur. Elle, une femme ignorante, savait fort peu de chose concernant la maladie et elle redoutait désespérément de voir mourir sa fille. Cela ne lui plaisait guère de l'envoyer dehors, dans la nuit et le froid ; pourtant, elle avait une foi illimitée en « l'aiguille » et pensait que c'était là probablement son ultime chance. Au sujet de Mustapha, le fait qu'il venait de son propre district fortifiait sa confiance en lui, confiance qu'elle lui accordait aussi bien qu'à quelqu'un de son sang.

La petite fille, se trouvant enfin où elle aspirait à être depuis le matin, s'était profondément endormie et ne s'éveilla point quand Mustapha la souleva. Ils l'enroulèrent dans le manteau et, prenant congé d'un mouvement de tête, Mustapha, à vive allure, se mit en marche par les terrains plats. La lune se levait au-dessus de la mer, sillonnant les vagues d'une traînée d'argent, et Mustapha se réjouit de sa clarté, car long était le trajet à franchir. L'enfant reposait, la tête sur l'épaule de son porteur, et la chaleur de son petit corps se communiquait au garçon. Il prit au plus court, côtoyant le rivage ; à cette heure de la marée basse, les bandes de sable, baignées de lune, luisaient. On n'apercevait âme qui vive, sinon lui et son fardeau. Une fois ou deux, l'enfant bougea et se plaignit. Alors, il la calma, la berça doucement et lui murmura de tendres mots, appris jadis et en partie oubliés. « Si au moins elle allait mieux ! », soupira-t-il.

Sur le point d'atteindre le quai, il bifurqua, coupa droit devant lui et grimpa vers la ville. Le marché serait grandiose cette nuit, un déploiement de bruits et de couleurs. Mustapha, ce soir, redoutait de quitter la mer. Là, sur la plage argentée, une impression de sérénité l'envahissait, comme si le clair de lune de Noël dispensait santé et pardon.

Il ne savait pourquoi se répandait en son-cœur cette paix. A peine se rendait-il compte que lui, Mustapha, aimait et donnait.

SOIR



RAIMENT, le marché de la veille de Noël réservait un plaisant spectacle. Les échoppes étincelaient de sapins de Noël allumés, et les vitrines des magasins s'illuminaient. La place fourmillait d'enfants florissants, sortis en ville pour se promener, vêtus de leurs plus beaux atours, et s'intéressant, à l'égal de leurs parents, aux curiosités qu'offraient les rues, au nombre desquelles se comptaient des mendiants miséreux, les uns aveugles ou difformes, fidèles à leur poste, dans l'espoir de tirer profit de la prodigalité générale. Les amis de Mustapha étaient, il va sans dire, à l'affût, et, en toute autre nuit, Mustapha eût été parmi eux, prenant part à leurs amusements et prêt à s'approprier ce qui lui tomberait sous la main. Ce soir, fait exceptionnel, il remplissait une mission et redoutait de rencontrer ceux de son clan. Il choisit la ruelle la plus déserte et se hâta, ayant dépassé le centre de la ville, d'escalader la rue raide et

caillouteuse aboutissant au sommet de la falaise où s'élevait l'hôpital.

Le garçon éprouvait une certaine crainte à l'égard de ce docteur. A tout prendre, il pouvait fort bien être à festoyer avec ses semblables ou même à boire ? Mustapha se sentait affaibli par le manque de nourriture, et le poids du chaud bébé se faisait de plus en plus pesant. Pourvu qu'il ne soit pas venu en pure perte !

Il atteignit enfin les doubles grilles accédant aux diverses sections de l'hôpital. Indécis, il ne savait où se diriger. Il semblait y avoir plusieurs hauts bâtiments éclairés et quantité impressionnante de portes. Tandis que, étonné, il se tenait coi, un homme de sa race traversa le jardin qui séparait les maisons. Mustapha, prenant son courage à deux mains, s'approcha de lui et timidement demanda à voir le médecin.

— Il est chez lui, riposta l'homme, pointant son pouce par-dessus son épaule ; mais il est occupé.

— C'est que cette petite fille est très malade, balbutia le garçon. Je l'ai portée un fameux bout de chemin.

L'homme examina la fillette et entendit le sifflement de ses bronches. Il hocha la tête.

— Il vaut mieux que tu essaies d'aller le voir, conclut-il. Frappe à sa porte et montre-lui la petiotte.

Mustapha s'avança sans bruit. Close, l'entrée de la maison ; néanmoins, des flots de lumière s'échap-

paient des fenêtres et à l'intérieur résonnaient de la musique et des rires. Nul doute qu'ils ne fussent en fête ; qui sait s'ils n'étaient pas tous ivres ? Oh ! non ; dressant l'oreille, Mustapha réalisa que les sons perçus



provenaient des éclats de rire et des cris de jeunes enfants. Peut-être une enfant de plus serait-elle à son tour la bienvenue ?

Alors, se raidissant, il frappa, prêt à la fuite au cas où les événements prendraient mauvaise tournure.

Le visage rouge et les cheveux ébouriffés, le docteur en personne ouvrit la porte. Il n'était point ivre. Tout bonnement, il venait de jouer à « la mer agitée » aux accords de la musique. Sur son bras, il portait son fils de trois ans, rose et potelé.

Surpris par la brusque obscurité, il s'attarda un moment à plisser les paupières, face à Mustapha. Il vit un garçon aux traits pâles, affamé, sale, au regard triste, très maigre et habillé d'un vêtement de coton qui, une fois, avait été blanc ; il serrait, emballé dans un manteau effiloché, un bébé souffrant.

— Elle est malade, dit Mustapha, et il tendit l'enfant.

Le docteur se doublait d'un père. Il déposa son fils à terre, au vestibule, et le petit bonhomme, d'un pas mal assuré, s'en fut rejoindre le lieu des jeux, vers la chambre de gauche. Puis, le docteur, rouvrant ses bras, prit à sa place cet autre bébé, frêle, malpropre, malade, et le fit pénétrer dans la tiédeur et la clarté de son home. Des années plus tard, lorsque Mustapha fut devenu un chrétien, il se rappelait souvent cet instant, parce que, pour lui, il symbolisait toute la signification de Noël : un père — un fils —, dehors la sombre nuit, et l'exilé indigent et malheureux, accueilli.

Le médecin s'en fut quérir divers objets à son cabinet de consultation, et, s'asseyant dans le corridor, écouta

à l'aide d'un tuyau bizarre ce qui gargouillait dans la poitrine de la fillette, puis mesura la température. L'enfant émit un grognement et se retourna vers Mustapha qu'elle avait pris en affection. Oui, elle était malade, mais pas aussi gravement que le craignait la mère. Le docteur diagnostiqua un mauvais coup de froid et un léger début de bronchite. Il allait la prendre à l'hôpital et l'infirmière lui « donnerait l'aiguille » que, tremblant, Mustapha s'était permis de suggérer. Après cela, elle pourrait rentrer chez elle. Que Mustapha attende ici, au vestibule, qu'ils reviennent.

Mustapha, donc, s'assit tranquillement, attentif aux bruits de la pièce voisine, intrigué de savoir d'où pouvait bien sortir cette bande d'enfants. Pour sûr, ils n'appartenaient pas tous au docteur. Quand, dans sa vie, avait-il ouï des petits gosses rire de si bon cœur ou être si joyeux ? Précisément, quelqu'un ouvrait la porte. Il avança le cou pour jeter un regard à l'intérieur, et ce qu'il aperçut l'étonna.

De nombreux enfants de sa race emplissaient la pièce — gamines en longues robes et en tresses noires, et, vêtus de pantalons de toile, des gars à la tête rasée. Chacun se régalaient de gâteaux. Mustapha n'eût pas cru que les chrétiens partageassent leur fête avec des fils de musulmans...

Des pas rapides sur le perron, et le médecin réapparut avec un bébé hurlant. Mustapha s'inclina et baisa la main du praticien, puis tendit les bras pour recevoir son fardeau qui s'y jeta de lui-même et reprit

de plus belle ses reniflements et ses hoquets. Il fallait se sauver au plus tôt.

Toutefois, le docteur n'avait pas terminé. Jour après jour, il voyait beaucoup de pauvreté ; rarement se rencontrait un cas aussi douloureux et pitoyable que celui de cet adolescent. Et l'on célébrait la veillée de Noël !

— Attends un instant, ordonna-t-il. Elle aura besoin d'une deuxième « aiguille » demain. Où habite-t-elle ?

— En bas, dans les terrains plats, sur la route du phare, répondit le garçon. Elle ne pourra revenir. Son père ne voudra pas. Aujourd'hui, il est absent.

— Et qui es-tu, *toi* ? poursuivit le médecin. Son frère ? Pourquoi ne pourrais-tu la ramener ?

— Je ne suis pas son frère, fit simplement Mustapha, je ne suis personne ; je ne suis qu'un gamin des rues. A son retour, son père ne me permettra pas de la reprendre une seconde fois.

— Et sa mère ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Elle a eu un deuxième poupon, cet après-midi, expliqua Mustapha. Elle est beaucoup trop faible.

— Très bien, conclut le médecin. J'irai moi-même. A ton tour de me montrer où est la maison. J'ai à rendre visite à un homme aux abords de la ville et ce n'est guère plus loin de rouler jusqu'aux prés salés. Viens, partons !

Mustapha rayonnait, il n'avait pas encore eu cette chance de voyager dans une voiture de maître et cette perspective le faisait tressaillir de contentement. Il eût voulu partir de suite ; une fois de plus, le docteur le retint.

— Et toi, dit-il, tu m'as l'air d'avoir bien froid ? Ne possèdes-tu pas de manteau ?

— C'est ça mon manteau, répliqua Mustapha, il entoure la petite fille.

— N'y a-t-il donc point de couverture pour l'envelopper ?

— Non. Le bébé qui est né cet après-midi est enveloppé dans la couverture. Elle n'a que celle-là.

— En ce cas, je pense qu'il vaut mieux que tu laisses ton manteau à la fillette pour qu'elle soit au chaud. Je crois que je vais dénicher de quoi le remplacer.

Le docteur s'élança à l'étage, montant les marches deux à deux, et Mustapha, absolument sidéré, attendit. Qu'allait-il advenir ensuite ? Certes, il ne pouvait être question que l'on songeât à lui fournir des nippes ?... Eh bien, oui ! Parmi les dons de Noël, le chercheur mit la main sur un ballot d'effets usagés, dont un complet chaud et un pull-over exactement de la taille de Mustapha ; en plus, de douillets lainages pour les enfants du pêcheur. Le docteur les empoigna et dégringola joyeusement l'escalier.

— Vois, dit-il, soulevant sa trouvaille devant lui, voilà de quoi te tenir au chaud.

Ebahi, dubitatif, Mustapha ouvrait de grands yeux. Il ne comprenait rien à ces agissements. Peut-être le docteur essayait-il de lui vendre ces effets ?... Peut-être non ? Perplexe, il balbutia :

— Je n'ai pas d'argent.

— Sans importance, c'est un cadeau, assura le docteur. Nous offrons toujours des cadeaux le jour de notre Fête.

Puis, il s'empara du bébé, tandis que Mustapha bataillait pour s'introduire dans ses vêtements de fortune. L'un était vieux et ravaudé, mais chaud. Mustapha l'ayant endossé se crut un prince. C'était bien la première fois qu'il possédait un tel habillement. Enfin, avec une maladresse notoire, ils s'ingénierent ensemble à vêtir la fillette qui se remit à crier de plus belle.

— A présent, allons-y, ordonna le médecin.

Comme il passait devant la pièce des jeux, il se pencha prestement à l'intérieur pour saluer la joyeuse réunion de l'Ecole du dimanche qui tirait à sa fin. Il entra, puis ressortit avec une pleine poignée de noix, de sucreries et de biscuits.

— Prends, dit-il, en les tendant à Mustapha. Tu dois avoir ta part de nos réjouissances.

Mustapha doutait si la vie était encore réalité ou non. Il se retrouva, filant à travers les rues illuminées, au chaud, à l'aise et grignotant des biscuits sucrés. Là ! ils dépassaient un autobus, et là ! d'un signe de la main, l'agent leur cédait le passage — parmi un

fleuve de voitures — dans la descente du boulevard brillamment éclairé. Gagnant de la vitesse, l'auto vola sur la route rectiligne du phare. C'était céleste... Ils roulèrent ainsi d'abord en direction de la cabane du pêcheur.

Le médecin fut heureux de s'être chargé lui-même de la petiote ; la scène qui s'offrait à lui rappelait si



fort celle de Bethléem que cela rendait plus vrai ce Noël.

Le logis à l'aspect si pauvre aurait très bien pu être une étable, avec le petit ânon maintenant endormi sur un tas de paille, et la femme jeune, lasse — une

étrangère — berçant son nouveau-né sur sa poitrine, immortels symboles de l'amour de Dieu.

La maman guettait, anxieuse, le retour de Mustapha, bien qu'elle ne l'eût pas espéré si prompt. Elle parut un peu contrariée à la vue du médecin, car elle ne détenait aucun argent à la maison. Il faudrait attendre l'assentiment du mari, et celui-ci serait fort mécontent si elle se permettait d'ouvrir un compte en son absence. Cependant, elle sourit quand ils couchèrent la petite fille à ses côtés, et surtout en constatant que l'aventure du voyage n'avait pas aggravé son état.

— C'est en ordre, fit le docteur, elle a eu son « aiguille » et, désormais, tout doit aller pour le mieux. Gardez-la au chaud, donnez-lui abondamment à boire. Je reviendrai demain. Voyez, nous lui avons mis un lainage et en voici un pour son frère.

— Ah ! je n'ai pas d'argent, s'exclama la femme, nerveuse.

— Ne vous en souciez pas, reprit le médecin.

Agenouillé sur le sol humide, il observait le minuscule petit être chiffonné, qui le lorgnait entre les plis de la couverture. Il oubliait que de coutume un praticien se faisait payer des honoraires pour une visite... Non ! personne ne payait à Bethléem.

Dans le clair de lune, Mustapha suivit le docteur. A la lueur des phares, l'auto traversa les prés salés. Il était près de vingt et une heures et l'enfant espérait qu'on le ramènerait en voiture à la ville.

— Où dors-tu ? s'enquit son compagnon quand les lampes de la cité clignotèrent à un tournant de la route.

L'enfant hésita. Il n'avait point encore décidé où il dormirait. Les cafés lui faisaient l'effet joliment mélancoliques après les expériences inouïes de cette soirée. Il réalisa soudain que s'approchait le moment où il lui faudrait quitter ce monde neuf où il avait pu pénétrer durant de brèves minutes, monde où les hommes aiment et donnent, où les petits enfants rient et jouent. Demain, il serait obligé de chaparder, de voler, de se battre, de jurer derechef, et les trois heures si différentes qu'il venait de vivre lui feraient l'effet d'un rêve.

— Je ne sais pas, avoua-t-il enfin d'une voix désolée. Laissez-moi sur la place du marché.

— Moi, je sais un endroit où tu peux passer la nuit, répliqua gentiment le docteur. Je connais, près de l'hôpital, une femme qui réserve une chambre pour des garçons. Non, non, on ne paie pas — elle le fait parce qu'elle est en peine pour eux. Elle te procurera une couverture. Nous irons la voir et nous nous informerons.

Auparavant, le docteur alla rendre visite (visite de courte durée), au malade dont il avait parlé, puis ils forcèrent l'allure en remontant la colline. Mustapha en était presque au point de ne plus s'étonner, et de ne plus se demander ce qui pourrait se produire. Dans une étroite ruelle et devant une maisonnette proche d'une pompe à eau, l'auto stoppa. Eclairées par une

lampe, femmes et jeunes filles remplissaient leurs seaux. Joyeusement, elles accueillirent le docteur en lui souhaitant le bonsoir. Il semblait leur être une vieille connaissance.

Il frappa à la porte de la maison. Elle fut aussitôt ouverte par une femme souriante et son bambin. A l'ouïe du timbre bien connu, les membres de la famille se précipitèrent vers le seuil, pressant le visiteur de rester à partager leur souper. Il entra donc et l'on se rassit autour du bol de bouillie fumante, et du brasero : père, mère, grandes jeunes filles, le moutard, et cinq gamins — comme Mustapha gamins des rues — sales et déguenillés. Il les connaissait vaguement, car ils exploitaient les mêmes terrains de chasse, troupe de garçons de la montagne poussés dans les rues par la faim et leur état d'enfants abandonnés. Que de fois Mustapha se creusa la tête pour deviner où ils couchaient durant la nuit ; cependant, pas un de ces favorisés n'avait trahi le secret. Il s'agissait d'un ménage chrétien et cela aurait pu faire du vilain qu'on les y découvrit.

Les hôtes, du reste, descendaient d'une famille tribale. Tous avaient la peau brune, de larges pommettes et les muscles solides des montagnards. Leur maison, pauvrement meublée, respirait la propreté, et les gosses possédaient une chambre pour eux sous le toit. Chacun fut heureux de la présence du docteur, et chacun sourit amicalement à Mustapha en le recevant. Pour leur part, les garçons le reluquèrent, soupçonneux. Ils formaient une bande organisée, et un membre de plus signifierait moins de place ; et les nuits

où ils n'auraient rien raflé pour eux-mêmes, et où Zohra les prendrait en pitié, probable que cela signifierait également moins à souper.

— Je vous ai apporté un cadeau de Noël, annonça le médecin, en posant sa main sur l'épaule de Mustapha, un nouveau garçon.

— Qu'il soit le bienvenu ! dirent en chœur les femmes, et elles se dérangèrent pour lui faire place autour du brasero. Timidement, Mustapha s'assit, et l'une des jeunes filles, partageant son morceau de pain, le lui tendit, ainsi qu'une cuiller. Ils mangèrent la rude nourriture des gens très pauvres, mais Mustapha lui trouva un goût délicieux.

— Et maintenant, déclara triomphalement Zohra, tandis que le docteur jetant un coup d'œil à sa montre s'apprêtait à partir, puisque, en cette soirée de veille de Noël, vous êtes ici, vous devez nous lire quelque chose.

Sur un rayon, elle prit un volume qu'elle posa entre les mains de leur ami. Celui-ci le feuilleta, puis commença de lire. Déjà, les garçons, au chaud et satisfaits, cédaient au sommeil ; les femmes, elles, étaient suspendues aux lèvres du docteur et Mustapha écoutait avec une attention accrue.

Le lecteur relatait l'histoire d'une jeune femme sur le point d'accoucher et celle d'un bébé couché dans une crèche (Mustapha songeait à la hutte du pêcheur). Puis, il fut question de bergers (Mustapha, lui aussi,

avait été jadis un berger), et d'un hymne entonné par des anges :

« *Il vous est né un Sauveur...*

« *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts,*

« *Et paix sur la terre parmi les hommes de bonne*
[volonté ! »

Avec simplicité, le docteur commenta ces paroles :

— *Un Sauveur* : né cette nuit-là comme un pros-
crit, mais attendant, aujourd'hui encore, d'être reçu
dans chaque cœur humble et contrit ; le Sauveur que
Dieu nous envoie parce qu'il nous aime.

Paix sur la terre : la paix du cœur qui reçoit le pardon
de son péché, la paix d'une vie qui se confie en ce
Sauveur, la paix apportée par la certitude que jamais
plus vous ne vous sentirez solitaire ou effrayé.

Bienveillance envers les hommes : l'amour de Dieu
naît dans le cœur de ceux qui acceptent le Sauveur ;
la bienveillance dispose les chrétiens à considérer tous
les hommes comme des frères, à ouvrir leur cœur et
leur demeure, à servir, à aider, à donner. Elle leur
apprend à reconnaître Christ partout où le moindre
de ces petits qui lui appartiennent est affamé, ou nu,
ou malade.

Mustapha, jambes croisées sous lui, ne détournait
pas ses yeux du visage du docteur. Il comprenait bien
peu ; ce peu pourtant lui expliquait beaucoup. Depuis
ce soir, il savait pourquoi la fillette souffrante avait été
acceptée et soignée ; pourquoi, lui, on l'avait vêtu et

nourri ; pourquoi on l'avait soustrait à la nuit, en ouvrant un asile.

Tout cela paraissait terriblement déroutant. Au bien, il commençait à somnoler. Justement, Zoh ordonnait à ses camarades de le précéder en haut de lui prêter une couverture. Le docteur, après



avoir donné une tape amicale sur la tête, était reparti. Il désirait aider à la préparation des petits cadeaux de son fils.

Au dehors, pour cette veille de Noël, les étoiles brillaient d'un plus vif éclat, et, sur la terre entière, d

hommes de toute race, de toute tribu, de toute nation, élevaient leurs mains vers Dieu. Christ était né pour prêcher l'évangile aux pauvres, pour panser les cœurs brisés, pour annoncer aux captifs la délivrance, pour conduire les opprimés à la liberté.

Et un petit captif meurtri, cherchant à tâtons, ne saisissant ces vérités que d'une manière obscure, tourna sa face vers la lumière de cette Venue.

Hélas ! sans la connaître et loin de s'en soucier, dans les repaires du mal de la cité, des centaines d'êtres dormaient ou s'éveillaient, comme à l'ordinaire.

LES QUATRE BOUGIES

UNE BOUGIE

C'était au petit matin.

Aisha se tenait immobile dans un renfoncement, à l'entrée de son logis. Elle observait, silencieuse, l'éblouissante aube d'hiver qui se levait sur la mer. L'air était vif, mais si pur, qu'elle apercevait au loin l'imposant rocher de Gibraltar, lion immense, couché



sur le promontoire. Bientôt le soleil émergea de l'horizon, traçant un lumineux sillage d'argent. Il semblait à Aisha qu'elle n'aurait qu'un saut à faire pour courir sur ce sentier improvisé. Puis ses regards revinrent vers son gourbi et errèrent au-delà des voiles blanches des bateaux de pêche, des eaux chatoyantes

du port, au-delà des vastes constructions encerc
la baie et vinrent se poser sur une propriété au ce
de la ville où sa mère travaillait quatre fois
semaine.

Elle avait tant entendu parler de cette réside
qu'il lui paraissait incroyable de n'y avoir ja
pénétré et plus incroyable encore de n'avoir ja



rencontré la fillette aux cheveux blonds qui y vi
et portait un nom inconnu d'elle aux consona
étranges. Aisha était au courant de maints faits
gestes la concernant ; elle savait l'heure exacte
laquelle elle se levait le matin, ce qu'elle mangea
son déjeuner, la couleur de plusieurs des ravissa

robes qu'elle portait. Elle savait que, régulièrement, cette fascinante petite fille, accompagnée de sa gouvernante, se rendait à l'école, qu'elle en revenait l'après-midi après l'appel du muezzin à la prière, qu'elle s'amusait dans une chambre inondée de soleil et pleine de livres et de jouets. La mère d'Aisha, qui mettait en ordre la nursery lors des congés de la femme de chambre, parlait d'elle à peu près chaque jour et Aisha ne pouvait se lasser de l'écouter.

Aussi, lorsqu'elle ne besognait point à pétrir le pain, à balayer la maison, à quérir de l'eau au puits, à donner la chasse à la chèvre, à moudre le grain pour la farine, à lessiver du linge, ou à retirer les marmots du danger, Aisha aimait à se tenir dans cette encoignure et fixer intensément la claire et lointaine demeure pour songer à cette mystérieuse inconnue. Toutefois, en cette saison de l'année, elle ne pouvait distinguer nettement le bâtiment, car le grand mimosa du bas du jardin était en fleurs et le cachait en partie. Cependant, à travers la masse frissonnante des grappes d'or que baignait le soleil, on pouvait juste repérer les murs blancs.

—Aisha, tu vas venir avec moi, appela la voix calme de sa mère, comme s'il s'agissait d'une chose parfaitement naturelle. J'ai besoin de toi ; Ameena surveillera les bambins du mieux qu'elle pourra. C'est dimanche et le dimanche, il y a réception là-bas, donc beaucoup à faire et tant de vaisselle à laver que c'est à peine si, seule, j'en arrive à bout. Au fond, pourquoi ne peuvent-ils pas tout manger dans le même plat ? Nous le faisons bien, nous, au lieu d'avoir trois assiettes



chacun et de me donner tant d'ouvrage. Je n'y comprends rien !

Aisha se retourna, ses joues brusquement colorées d'un rose ardent, ses yeux écarquillés et son cœur aussi doré et dansant que les branches du mimosa.

Depuis des mois elle suppliait sa mère de lui permettre de l'accompagner, ne serait-ce qu'une fois. Sa maman répondait invariablement :

— Non, non, tu dois rester ici à prendre soin de la marmaille.

Et voici que son attente devenait réalité, sans qu'elle ait rien fait pour cela. Elle courut au baquet d'eau, trop heureuse pour babiller, et frotta vigoureusement sa figure et ses bras bruns jusqu'à les rendre luisants, lissa ses épais cheveux noirs et les recouvrit d'une serviette propre. Elle eût désiré échanger son fourreau contre une robe de coton fraîche, mais elle n'en possédait point.

Aisha était prête, sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, pendant que sa mère donnait les multiples instructions à la pauvre Ameena, petite pour son âge, et qui n'avait que sept ans.

— ... et ne laisse pas tomber les gosses dans le puits, et ne laisse pas la chèvre franchir la clôture, et ne laisse pas le chat boire le lait !

— Viens, maman, nous serons en retard, cria Aisha en s'élançant le long de la colline, effleurant les rameaux déployés des mimosas et saupoudrant son

nez de pollen. Certes, elle ne souhaitait pas que « bébés » tombassent dans le puits ; — quant au et à la chèvre, qu'ils fassent ce que bon leur semblera. Quelle importance cela avait-il ? Aisha s'envolait vers le royaume des fées.

Sa mère l'attrapa et lui tira les oreilles. Quelle donc cette façon de se comporter ? N'avait-elle que neuf ans ?

Aisha ne s'en tourmenta guère, car sa mère lui distribuait souvent des taloches, mais rarement bien dures. Elle s'esquiva souplement, et hors d'atteinte, gambolesqua légère dans le terrain vague où pâturaient les vaches et où, dans le soleil, flamboyaient les genêts sauvages. Elle accéda à la route poussiéreuse louvoyant parmi les eucalyptus. Dans une échancrure des monts, la mer bleue et d'argent, scintillait, et les mille rumeurs tumultueuses de la ville s'enflaient peu à peu.

Poursuivant leur course, les deux femmes s'engagèrent dans le quartier indigène et atteignirent le large boulevard aux imposants magasins hermétiquement clos puisque c'était dimanche.

La belle demeure de la petite fille se trouvait à l'autre bout de la rue, au sommet d'un escalier en marbre. A cette vue, Aisha éprouva une subite inquiétude. Elle n'avança plus que posément.

Sa mère frappa au panneau central. Une servante vint ouvrir et Aisha, palpitante, franchit le seuil du palais de ses rêves.

Il était plutôt décevant. Devant elle, un vest

assez sombre d'où partaient des degrés menant au premier étage. Aisha n'eut la possibilité que d'y jeter un trop rapide coup d'œil avant d'être poussée dans la cuisine et de s'entendre commander, sans autre cérémonie, de récurer le parterre.

En vérité, elle n'était pas tellement désappointée. Si le carrelage de la cuisine s'annonçait pénible à brosser, si Lateefa, la cuisinière, piquait de fréquentes colères, si son déjeuner, parce qu'elle n'était pas censée être là, lui fut chichement mesuré, elle avait vu l'escalier en haut duquel vivait l'enfant aux cheveux blonds... et qui sait ? en tapinois Aisha monterait et la verrait ? Elles se souriraient timidement, car en somme, l'une et l'autre étaient du même âge. Aisha en oublia son dos douloureux, et, envoûtée, resta bouche bée devant sa cuve d'eau jusqu'à la minute où Lateefa lui hurla d'un ton rogue de cesser de lambiner.

La journée d'hiver s'écoulait. Aisha essayait des plats et des plats, tremblant à la pensée du terrible châtiment que Lateefa ferait pleuvoir sur elle si l'un d'eux se brisait. Puis elle dut fourbir les casseroles, récurer les poubelles, nettoyer l'évier, si bien que la nuit tomba progressivement. Les lampadaires des avenues chassaient l'obscurité et les feux des navires zigzaguaient dans les eaux pourpres du port. Aisha, debout dans la cuisine, sa besogne terminée, étirait son corps lassé et écoutait, ses sens en éveil. Sa mère s'affairait dans quelque cour intérieure et Lateefa, confortablement tassée près du fourneau, dormait. Aisha se trouvait seule. A pas de loup, elle traversa



la cuisine, sortit dans le corridor et se tint au bas des marches, son minois tendu en haut, ses doigts joints étroitement.

C'était un imposant escalier. A son faite, une porte entrouverte laissait filtrer un faible rayonnement, accueillant et amical, jusque sur le palier. Du coup, Aisha oublia sa frayeur. A pas précipités, sans bruit, grâce à ses pieds nus, elle gravit les degrés et, repliée sur elle-même, guigna par la porte entrebâillée.

Une charmante blondinette était assise devant une table sur laquelle reposait une couronne de vert feuillage tressé, surmontée de quatre bougies blanches. Trois d'entre elles étaient intactes ; la quatrième brûlait, pure, reflétée dans les yeux brillants de la petite fille.

C'était le plus joli spectacle qu'Aisha ait vu de sa vie. Elle restait en contemplation, privée de souffle quand, venant de la cuisine, la voix de sa mère la fit tressaillir. Elle descendit promptement, à la dérobée, s'arrêta et se tint humblement dans le couloir.

Qu'elle revenait de l'empire des fées, sa mère ne le sut jamais, elle qui la croyait à l'attendre sagement à l'endroit où elle la rejoignit. Ensemble elles quittèrent le domicile luxueux et suivirent les artères éclairées à giorno. La mère geignait. Il était si tard ! Mais Aisha, dans chaque lampe de chaque nouvelle rue, ne voyait qu'une chandelle transparente et les prunelles de la fillette blonde renvoyant la lumière.

Le temps passa rapidement.

DEUX BOUGIES

Aisha lava, frotta et, selon l'habitude, évita de multiples malheurs aux moutards. Pourtant, c'était bien différent des semaines écoulées. L'unique bougie se consumant dans la chaîne de feuilles répandait une irradiation sur ses heures de veille et de travail, mettait son papillotement jusque dans ses rêves.



Néanmoins, une question se posait : lui permettrait-on de retourner là-bas ?

Sous l'égide d'Ameena, le succès de ce dimanche restait douteux. La chèvre avait mangé le repas de lundi, et le bébé était tombé sur le chat qui, en retour,

lui griffa le nez. Ameena n'était pas réellement en faute, cet accident eût pu arriver à n'importe qui, mais le nez rouge du cadet rappelait à sa mère qu'on ne pouvait désormais confier l'entière surveillance à Ameena.

Le vendredi, Aisha étendit un peu de farine sur l'écorchure rougie. Peut-être sa mère ne s'en souviendrait-elle pas ? Hélas ! elle s'en souvint au contraire. Le samedi, elle bougonna plus que d'ordinaire, et le sort d'Aisha pesait incertain dans la balance.

À l'aube du lendemain, il se mit à pleuvoir. Or, pluie signifiait pavés sales à nettoyer et retoucher plusieurs fois. La maman d'Aisha, en proie à une pénible migraine, décida, à ses risques et périls, de ne laisser que le poupon à Ameena. Les autres se tiraient d'affaire.

— Prépare-toi, Aisha, ordonna-t-elle avec humeur, en s'enroulant dans un grand drap de coton blanc qui la couvrait de la tête aux pieds. Tu vas revenir avec moi aujourd'hui, que cela te plaise ou non ; et toi, Ameena, si tu ne veilles pas sur ton frère, tu recevras une magistrale rossée !

Ameena acquiesça calmement et s'en fut, mâchonnant son déjeuner. Les aboiements de sa mère étaient pires que ses morsures, et les nombreuses volées qu'elle promettait à sa progéniture ne s'exécutaient que rarement. Si, effectivement, elle saisissait un bâton, on n'avait qu'à s'esquiver dans le jardin et y faire un petit trot. En cinq minutes, maman avait

oublié, et on la retrouvait riant et soulevant son pe
dans les airs.

— Oui, maman, j'irai et je t'aiderai, répliqua Aish
soumise.

Tôt après, elles pataugeaient de concert dans
boueux terrain aux ânes.

Enfin elles gagnèrent la cité, retrouvèrent la mon
de marbre, le portail monumental et, de nouve
Aisha se courba, poussant sa brosse sur les carre
de l'immense cuisine. Vint le tour de la vaisselle. H
tante, Aisha écoutait les effroyables catastrophes
lui annonçait Lateefa si elle cassait quoi que ce s
Au fond, le dimanche fut la répétition du dernier,
qu'à la demi-heure précédant le départ dans le soir.

Le service à thé aux fragiles porcelaines trans
rentes était revenu du salon. Devant l'évier, l'irrita
Lateefa le lavait et tendait les tasses à Aisha, a
qu'elle les essuyât. Mère avait disparu ailleurs et
crépuscule tombait lentement. Aisha, très fatigu
laissait ses pensées vaguer à l'étage supérieur aut
de la chambre à la chandelle. Pour un peu, elle
serait endormie.

Malheur ! Une des tasses délicates venait de gli
et gisait en miettes sur le sol. Hébétée, Aisha res
immobile. Un coup violent, s'abattant sur son crâ
la rappela à la raison. Lateefa criait de rage et
grosse patte rouge s'apprêtait à frapper son souf
douleur.

— Misérable ! Vilaine sotte ! vociférait-elle dans son rude arabe. Et la maîtresse qui ne sait pas que tu es ici chez nous. Ah ! ah ! c'est ta mère qui sera punie, pas moi.

Son bras se levait, cruel. Aisha se déroba et, agile comme un oiseau, s'enfuit de la cuisine. Elle était



étourdie d'épouvante. Il n'y avait qu'un endroit dans cette immense et inhospitalière demeure où elle pût être en lieu sûr. Elle trouverait une retraite, là où la pâle flamme vacillait dans la pénombre.

Leste, elle se faufila dans le passage et Lateefa, croyant atteindre Aisha, heurta la table. Le mal que

lui causa ce coup brutal l'empêcha de courir immédiatement après la coupable. Puis, en se dandinant, elle se mit à sa poursuite. La porte donnant sur la cour étant béante, Lateefa supposa que la gamine s'était sauvée et rentra furieuse.

Aisha se dirigea en droite ligne vers l'escalier, jeta un bref regard et vit, ternie par ses larmes, une jeune fille leur provenant d'en dessus. Elle fila, accotée à la rampe, ressemblant à un lapin effrayé qui regagne son terrier, s'engouffra dans la nursery, repoussa la porte et s'affaissa, tremblante et sanglotante aux pieds de l'étrangère.

Cette dernière la considéra pleine d'étonnement et d'intérêt. Petra était une charmante créature. Elle se sentait remuée de voir cette fillette aussi jeune qu'elle dans un pareil désarroi, et grillait d'envie de savoir ce qui la faisait pleurer de la sorte. Que faire ? Elles ne pouvaient se comprendre ! Cela réconforterait-il la compagne de voir à quoi elle s'occupait justement ?

Elle toucha l'épaule de la fluette Arabe et attendit que celle-ci eût relevé son front. S'étant redressée, Aisha s'arrêta net au milieu de sa plainte continue, respira profondément et fut hypnotisée par le spectacle offert à son admiration : là, sur une table piquées dans la guirlande de verdure, les quatre bougies blanches, dont deux intactes. Les deux autres envoyaient au plafond leur éclat mat et tamisé qui réverbérait sur la physionomie joyeuse de Petra et dans les larmes d'Aisha.

Deux !... et dimanche dernier, il n'y en avait qu'une

Petra souriait, pointant de son index les chandelles, comme si elles avaient un message important à transmettre, quelque mystère de paix, de bienveillance, de repos, loin, oh ! loin de Lateefa et de son glacial domaine.

Un sentiment de réconfort envahit Aisha, sa crainte s'évanouit. A son tour, elle sourit et s'approcha de plus en plus de la fillette, jusqu'à ce que le fourreau sale et déguenillé frôlât les plis impeccables de la gracieuse robe de Petra. Ni l'une ni l'autre n'y prirent garde.

Marée montante, un flot de questions affleuraient au cerveau d'Aisha et elle languissait de ne pouvoir les poser. Cela lui était impossible. Ses pleurs jaillirent derechef. Pourquoi avait-on allumé une chandelle la semaine passée et deux celle-ci ? A quand la troisième ? La quatrième ? Et qu'adviendrait-il lorsque toutes flamboieraient ? D'un geste, elle indiqua les deux chandelles encore éteintes et fit signe à Petra d'y mettre l'allumette.

Petra se borna à secouer énergiquement ses boucles. Voyons ! une telle chose était inconcevable. Elle paraissait scandalisée à cette suggestion.

Tandis que, fraternelles, les amies se tenaient côte à côte, — princesse dans l'abondance et fille de servante vêtue de haillons —, un pas se fit entendre dans le couloir, un bruit hostile surgit de l'extérieur, rompant le lumineux mur de paix et de sécurité tissé autour d'Aisha.

Aussitôt, avec un sursaut, elle réalisa qu'elle n'était pas à l'abri. Intruse effrontée, elle s'était introduite en un lieu où elle n'avait nul droit de se trouver. Ses pupilles s'agrandirent de terreur. En silence, elle se précipita vers la porte et dans l'escalier mal éclairé.

Petra, heureusement, ne fut pas moins leste. Sa prison cesse confinée dans la spacieuse nursery, n'ayant ni frère, ni sœur, elle se trouvait isolée, et l'apparition soudaine de cette indigène ébouriffée, aux prunelles brillantes, sortant à l'improviste de l'ombre pour entrer dans la sphère magique de la lumière, était un événement égal aux histoires palpitantes contées dans les livres, d'autant plus qu'Aisha semblait comprendre combien c'était beau que brûlât une seconde bougie. En aucun cas, il ne fallait la laisser disparaître. L'une et l'autre devaient sûrement connaître une ou deux phrases d'espagnol. Petra en avait appris quelques rudiments en classe. En quelques sauts, elle fut sur le palier et, d'une voix implorante, lança à la fugitive :

— Venga ! — Domingo otro !

Reviens ! — Dimanche prochain.

Puis, juste à temps, elle fit volte-face. Assez essoufflée, elle s'appuyait gravement contre le bord de la table lorsque Safea, la femme de chambre, une aimable personne qui parlait à sa façon la langue de Petra, survint, portant un seau de charbon pour le feu.

Safea, pas plus qu'elle n'avait surpris la foudre, s'éclipsant en sourdine, ne devina le secret de Petra. La mère d'Aisha, pour sa part, en se hâtant sur ses

boulevard et en se lamentant au sujet de la tasse cassée, ignore ce que cachait sa fille. Cette confidence tacite vivait enfermée dans le cœur des deux alliées.

Aisha savait des bribes d'espagnol glanées auprès de garçonnets bohémiens installés dans l'enclos proche de chez elle. L'invitation de Petra lui était parvenue, et elle l'avait comprise.

Durant les jours suivants, le bruissement des mimosas lui susurrail trois mots, trois mots pleins d'instance et de douceur, tombés du sanctuaire où brillaient les deux flammes :

« Reviens! — Dimanche prochain ! »

TROIS BOUGES

Huit jours s'écoulèrent.

Le dimanche touchait à sa fin et l'avenue fulgurait de lumière et d'effervescence. Un dimanche en avant Noël et les alléchantes vitrines des magasins seraient somptueusement décorées.



Ce soir-là, au coucher du soleil, Petra et sa mère avaient allumé la troisième bougie de l'Avent.

— Quand ce sera le tour de la quatrième, se réveille Petra, il faudra que je prépare mon soulier !

Sa mère rit, et l'embrassant, lui enjoignit de

sauver, car le dimanche, elle s'en allait en soirée et se trouvait pressée de s'éloigner. Petra se cramponna à elle et la serra passionnément. Elle aimait à sentir la fraîcheur de la robe de satin, la douceur de la cape de fourrure et le subtil parfum des joues de sa maman. Pourquoi était-elle si ravissante et tant admirée ? Sinon elle n'aurait pas à se rendre à ces multiples invitations, elle trouverait le temps de venir vers elle dans la nursery et, enveloppée du doux halo des bougies, de lui murmurer de tendres secrets de Noël...

Déjà la voiture stationnait devant le perron, et l'élégante femme, Petra derrière elle, traversait le vestibule, suivie du délicieux frou-frou de sa jupe à volants.

Petra poussa un léger soupir, et solitaire, regrimpa dans sa chambre, tenant délicatement sa couronne ; mais elle ne pensa pas longuement à sa mère, parce que d'un instant à l'autre, elle en était certaine, la drôle de petite Arabe viendrait. Safea lui parlerait son propre dialecte et lui expliquerait la signification des quatre chandelles, et elle, Petra, lui montrerait ses présents de Noël enveloppés dans un fin papier décoré de houx et enfermés dans un meuble spécial.

Elle remit son précieux trésor en place et sortit à la recherche de Safea et du seau à charbon.

— Safea ! appela-t-elle de son ton le plus câlin, j'aimerais tant que tu restes avec moi ce soir. Je veux te confier quelque chose et j'ai besoin de toi.

Safea n'avait pas la moindre notion de quoi il

retournait. Toujours prête à acquiescer aux caprices de sa Petra chérie, elle sourit, indulgente, posa sur terre le récipient de combustible et s'assit devant le feu, curieuse d'apprendre ce que l'on attendait d'elle. Que pouvait-on savoir avec Petra ? Elle avait parfois d'étranges idées.

— Tu sais, déclara Petra importante, une petite fille doit venir me voir et elle ne connaît que ta langue. Je voudrais lui montrer mes cadeaux de Noël, il faut que toi, tu lui répètes ce que je te dirai.

Ceci paraissait inoffensif et Safea fut d'accord ; probablement s'agissait-il d'une camarade d'école, fille de quelque riche Maure que la mère de Petra l'avait autorisée à inviter.

C'est alors qu'un grattement à peine perceptible puis un mouvement furtif éteignirent d'emblée le sourire de la face de Safea pour faire place à une franche indignation. Car elle venait d'apercevoir, entortillée d'un vêtement très sale, une silhouette à la chevelure emmêlée et une paire d'yeux vifs dans un visage bouilli.

De prime abord, le regard de braise n'aperçut rien de Safea. Il contemplait, fasciné, les trois points lumineux. D'admiration, les lèvres d'Aisha s'entrouvrirent.

— La voilà ! s'écria Petra au comble de l'excitation, et, s'élançant vers le seuil, elle entraîna sa voisine — d'une éducation discutable — et repoussa violemment le battant.

— Je savais que tu viendrais, s'exclama-t-elle. Regarde, voici la troisième bougie !

Si Aisha ne saisit pas la parole, elle fut touchée de la cordialité de la bienvenue et, l'espace d'une seconde, sa figure resplendit de bonheur et de confiance. Puis elle pâlit. Dans l'angle, elle venait de distinguer Safea dont les traits n'étaient rien moins que réconfortants. Aisha se détourna et d'un brusque élan se dirigea vers la porte. Petra lui barra le chemin et la retint fermement.

— Tu ne dois pas te sauver, je veux te raconter ce qui concerne tout ceci, commanda-t-elle impérieusement, désignant la couronne. Safea, traduis ce que je dis à cette petite fille ; si tu parles en arabe, elle comprendra.

Safea fit un signe de dénégation. Elle avait reconnu dans Aisha la gamine négligée, qu'elle avait vue nettoyer l'évier. Comment cette impertinente avait pu pénétrer dans la nursery, dépassait son entendement et elle était parfaitement certaine que sa patronne en serait fort mécontente.

— Votre mère pas aimer ça, dit-elle dans son parler décousu. Vous, savoir elle pas aimer ça.

— Maman s'est rendue à une soirée, rétorqua Petra, impatiente. Ne sois pas stupide, Safea. Fais ce que je te demande. Cette fillette est mon amie. Dis-lui que chaque semaine, j'allume une bougie de plus pour l'Enfant Jésus. Dis-lui que c'est bientôt l'anniversaire de sa naissance, et dis-lui qu'elle doit revenir diman-



che prochain. J'allumerai les quatre chandelles et suspendrai mon soulier parce que ce sera Noël.

Safea haussa les épaules et décida que la manière la meilleure de se débarrasser de l'indésirable était de céder au vœu de Petra. En arabe, tel un perroquet, elle répéta les deux premières phrases. Quant au reste, elle broda à sa façon :

— Voilà, elle dit que le dimanche elle allume une bougie pour la naissance de l'Enfant Jésus dont on va fêter la venue. Dans une semaine, elle les allumera les quatre, mais à quoi tu penses d'être ici, je ne le sais pas, espèce d'effrontée ! Que je ne t'y retrouve pas ; si oui, je t'expédie directement à l'office vers Lateefa.

Aisha, incertaine, la regarda tristement. Les trois bougies se trouvaient là, ainsi qu'elle l'avait prévu. Pourtant tout était gâté. Le rayonnant cercle blanc n'était plus un refuge, un temple de pureté et de bonté. Quelqu'un cherchait à l'en exclure. Elle éprouva de l'angoisse et voulut s'enfuir. Mais était-ce nécessaire puisque la jeune maîtresse manifestait, péremptoire, la volonté de la garder ? En définitive, n'était-ce pas elle, la reine de la nursery ?

Précisément, Petra saisissait Aisha par la main et la conduisant dans un coin de la pièce, ouvrait un tiroir où reposaient de nombreux paquets joliment emballés et attachés de ficelle dorée.

— Raconte-lui que ce sont mes présents, Safea, commanda Petra, des présents pour chacun des gens

de la maison, et pour mes oncles et mes tantes. elle revient à Noël, je lui ferai un cadeau à elle au

— Ce sont les présents que la demoiselle veut offrir, interpréta Safea, — se gardant d'ajouter la fin de la phrase — et à présent, de grâce, file à la cuisine et ne reviens pas ici. Allons, sois une bonne fille !

Safea ne parlait pas méchamment. Aisha était de sa race et elle ne lui voulait aucun mal. Simplem elle redoutait d'être grondée au cas où cette fille de couleur et mal lavée serait découverte en compagnie de Petra. Que ne pouvait-elle s'échapper et aller tirer Lateefa afin qu'elle l'empêchât de revenir et qu'une pareille aventure ne se reproduisît pas à l'avenir ?

Aisha, cependant, remplie de respect, surveillait les chandelles. Elle revint ensuite aux paquets du bébé et en oublia presque Safea. O joie ! elle savait pourquoi quelle raison l'étrangère ajoutait dimanche après dimanche une lumière. C'était en l'honneur d'un bébé appelé Jésus que l'on attendait — et alors toutes les flammes brilleraient, la chambre en serait auréolée, le bébé rirait et gazouillerait. Jamais auparavant, elle n'avait entendu parler de Jésus, car elle était muette. Aisha déduisit de cela que ce devait être un bébé très important, puisque à l'avance on apportait ces bougies et tant et tant de paquets ! Elle suppose que tous étaient pour lui, et s'émerveillait de ce qu'ils pouvaient bien contenir : de frais, de gracieux habits. Des jouets ? De minuscules souliers de couleur ? tout elle aspirait à le voir, lui, plus ardemment qu'il n'importe quoi au monde. Pourquoi donc cette

vante ne pouvait-elle cesser de la toiser de son air désapprobateur et de lui troubler sa félicité ? Soudain, elle redevint véritablement consciente de la présence de Safea, et timidité et peur la submergèrent.

Elle gratifia sa jolie hôtesse d'un sourire rapide et reconnaissant, ne fit qu'un bond jusqu'à la porte et, muette, redescendit. Au moment où elle atteignait le rez-de-chaussée, résonna, lancée par la claire et pressante voix de Petra, la phrase inouïe :

— Reviens ! — Dimanche prochain !

Au retour, la mère d'Aisha, pressée de rentrer, avait une peine infinie à faire avancer sa fille. Aisha, perdue dans les nuages, musait, plaquait son nez sur chaque devanture. En fin de compte, sa mère lui administra une bonne gifle.

Aisha ne s'en soucia guère. Ces vitrines contenaient tant d'exquis objets ! Elle souhaitait tout acheter pour le bébé, quoiqu'elle ne possédât pas la moindre peseta. Ce vapoureux manteau de laine rose, par exemple. Qu'il serait exquis là-dedans... et ce beau bâton de sucre candi — il en aurait sûrement du plaisir. De son cœur neuf qui venait de s'éveiller, elle aimait déjà profondément ce petit être et un grand projet prenait possession de son esprit. Elle aussi lui ménagerait une surprise. Son ouvrage fini, elle monterait à la nursery. Elle s'y attarderait à peine, juste le temps d'entrevoir l'Enfant, de baiser sa menotte potelée et de déposer son don sur les mignons petits pieds. Puis, elle s'effacerait, satisfaite.

Mais, que pourrait-elle offrir ?

Les jours suivants, Aisha ne put penser qu'à c La pluie, une pluie torrentielle et glacée du Nord l'Afrique, tombait sans discontinuer. Frères et so cherchaient à se faufiler auprès du vase d'argile brûlait du charbon de bois, pour tenter de réchau leurs doigts et leurs orteils raidis. Chèvres et pou



réfugiées au-dedans, se trouvaient constamment votre passage et dans vos jambes. L'eau dégoulin du toit, le bébé toussait, gémissait et reniflait, et s'exaspéraient l'un l'autre. Pour chacun c'était époque pénible — sauf pour Aisha.

Sa contenance songeuse et quasi absente, c récente et stupide habitude de demeurer assise à f la braise, apparemment inconsciente du vaca

environnant, rendait sa mère à peu près folle. Car Aisha décelait de merveilleuses images dans le brasier. Elle se voyait chargée de cadeaux splendides, nimbée par l'éclat des bougies et agenouillée près de l'Enfant qui chantonait et se tendait vers elle. D'une manière mystérieuse, il irradiait amour et paix. La nuit, lorsqu'elle était endormie, ramassée aux côtés de Sodea sous la peau de mouton, ce bébé venait se nicher dans ses bras. Dans son sommeil, elle sentait la tiédeur de son petit corps et devinait que si elle pouvait le retenir toujours, elle ne serait plus ni effrayée, ni solitaire. Puis elle se retrouvait dans l'inconfort et la grisaille de l'aube, la pluie dégouttant par les fentes du chaume, et elle réalisait amèrement que ses bras étaient vides, et vides ses mains. Du reste qu'avait-elle à lui donner ? Rien — elle ne possédait rien. Graduellement, cette vérité s'imposait.

Le samedi, abattue, Aisha postée à sa place favorite laissait errer ses yeux sur le mimosa maintenant fané, lorsqu'elle fut attrapée par la nuque et vivement secouée.

— Que fais-tu le jour entier, grondait sa mère hors d'elle, sinon rester figée et perdue dans le vague ? Tu m'aides moins qu'une vache dans le ménage ! Le petiot a éparpillé le grain sous ton nez, et tu n'y as vu goutte. Allons, ouste ! Va au puits en vitesse, rapportes-en deux bidons remplis et ne passe pas l'après-midi entière sur la margelle à observer l'eau.

Et la poussant énergiquement, elle l'expédia dans la pluie morne.

Aisha soupira, décrocha les récipients et, frissante, s'éloigna. Il n'y avait qu'à obéir quoique ce horrible d'aller à l'eau par ce déluge.

Elle s'éloigna. Ses seaux brimbalaient et elle pouvait se retenir, car la côte était glissante et sa charge lourde, et la pluie impitoyable l'aveugait. Pire que tout : elle n'avait rien à donner au bébé. Qu'elle était misérable !

Sans se détourner ni à droite ni à gauche, courant vers le sol, dévalant la pente, elle vint se cogner à la vieille et noire Msouda qui, marmottant, geignant, tremblotant se dirigeait pour son compte vers le puits. Msouda habitait la cabane voisine de celle d'Aisha. À son âge, c'était pénible et dur de transporter l'eau. Le petit-fils orphelin avec lequel elle vivait s'était cassé le poignet et Msouda se trouvait privée de secours.

Il y avait de quoi se fâcher d'être ainsi bousculée. Comme Aisha s'apprêtait à répondre une impolitesse, elle remarqua que Msouda pleurait. De pauvres sanglots, sanglots de lassitude, de désespoir, de faiblesse s'échappaient de l'étoffe qui recouvrait la tête inclinée.

Là-bas une clarté argentée, un bébé souriant d'émanation de chaleur et tendresse — ici une vieille femme affaissée dans la boue et gémissant de fatigue et de froid.

Subitement Aisha éprouva du chagrin à la vue de Msouda. Elle laissa ses seaux en sûreté au bord du sentier et ramassa ceux de la femme.

— J'irai à l'eau pour vous Msouda, dit-elle. Il vous faut remonter tranquillement chez vous.

Elle reprit sa course, laissant la pauvre vieille sidérée, la bouche ouverte d'étonnement.



Quand elle regagna la clôture, Msouda était de retour dans sa case et, agenouillée à terre, fort affairée à chercher — quoi ? sous le châssis qui lui tenait lieu de lit.

Aisha se déchargea avec fracas de ses fardeaux devant l'entrée et s'en retournait quand Msouda, surgissant de dessous le tréteau, la rattrapa et lui fourna quelque chose de doux et de collant entre les doigts.

— Tu es une brave fille, Aisha, tiens, je te donne un des « khaifs » que je viens de cuire.

Immobile sous la pluie, la fillette contemplait son trésor inespéré. Un flot de joie et de soleil inonda son cœur, car les khaifs sont les gâteaux préférés des tout petits (1).

Aisha était dans un tel état d'agitation, qu'elle perdit son élan jusqu'à la palissade de bambou, oubliant ses bidons. Il lui fallait revenir les chercher. Heureusement, sa mère ne l'avait point vue. Elle rentra, fuyant l'indifférence, et on ne put soupçonner le magique secret enfoui en elle.

Aisha n'avait pas le joli et fin papier de Petra ; elle choisit deux feuilles unies et lustrées, y cacha le khaif et le dissimula sous la peau de mouton. La nuit, elle le prendrait à côté d'elle. Cela n'avait du reste aucune importance que l'on couchât sur la friandise, pourvu qu'elle était plate. Par contre, comment la transporter en ville et ne pas attirer l'attention de sa mère ? Problème difficile, car la robe d'Aisha était fort étroite.

(1) Le khaif est une sorte de beignet plat, mélange de farine et d'eau, arrosé d'huile et cuit à la poêle. Les petits les mangent à pleines mains, se barbouillent d'huile et en sont enchantés.

Le lendemain, au départ, elle décida de poser le khaïf sur le sommet de sa tête et le recouvrit d'une serviette. Elle se tenait très droite et marchait avec précaution et une extrême dignité. Pourtant, parvenue au but, elle avait un sérieux torticolis. Contentée de se débarrasser de ce linge encombrant, elle y enveloppa le khaïf et l'abandonna dans un coin retiré de la cuisine.

Mais avant l'heure où, dans les rues, les réverbères s'allumeraient, avant qu'elle pût escalader l'escalier magique pour aller porter son khaïf au nouveau-né, combien de minutes se traînaient et seraient longues à vivre !

« Est-il là ? », se demandait-elle. A une ou deux reprises, elle se glissa furtivement dans le vestibule pour écouter si l'on entendait un gloussement ou un roucoulement joyeux. Le silence régnait dans la maison et la chambre de Petra était close. Aïsha ne s'inquiétait pas outre mesure. Peut-être le bébé arriverait-il par le bateau et l'on était descendu au port à sa rencontre ?

Perçant les nuées, le soleil hivernal frisait l'eau et par-dessus le détroit caressait de ses rayons les rives d'Espagne. Les Européens s'en réjouissaient : il ferait certainement beau temps pour Noël.

Enfin le crépuscule ! Les boulevards encombrés étaient une fête de bariolages, car la veille de Noël, dimanche ou pas dimanche, aucun magasin, aucune boutique ne fermait.

A son habitude, mère travaillait dans une cour recouverte. Lateefa était disparue, laissant Aisha dans la vaste cuisine. Ne serait-ce pas indiqué d'aller s'informer de ce qui se passait ? Sûrement, il y aurait une quatrième bougie ?

Tel un flot tumultueux, l'indécision, l'attachement, le courage, le respect, l'ardent désir débordèrent du petit cœur simple d'Aisha et la poussèrent haletante dans le couloir, tenant contre sa poitrine le précieux khatam.

À pas feutrés, elle gagna le palier et regarda vers le haut. La porte, cette fois-ci, était entrebâillée et une douce lueur attirante ruissela jusqu'à elle, un peu plus claire, un peu plus vive qu'auparavant, puisqu'il y avait demain c'était Noël et, qu'en l'honneur de cette fête, Petra avait allumé les quatre chandelles de l'Avent.

On n'entendait aucun bruit. Le bébé dormait-il ?

Aisha ayant des ailes, les joues roses d'émotion, elle vola vers le pays féerique. Mais à la seconde où elle franchissait l'ultime marche, une main menaçante se dressa, qui la saisit. Trop ahurie pour crier, elle se vit bousculée et poussée contre la balustrade. Souffletée, malmenée, trébuchante et aux abois, elle se retrouva en bas sans savoir ce qui lui advenait, quand l'éclairage provenant de la cuisine lui révéla les traits furtifs et bondissants de Lateefa, dont le visage se rapprochait d'elle d'un sien de façon terrifiante.

— Oui, je sais toute cette histoire, siffla Lateefa entre ses dents (elle n'osait crier dans le passage). Safea me l'a racontée, toi rampant directement à l'arrière.

partement de ma maîtresse ! J'ai pensé que je t'y attraperais ce soir. Ah ! tu as voulu de nouveau ? Eh bien ! c'est fini pour toi. Je vais raconter ça à ta maman.

Et vlan ! et vlan !

Aisha reprenant ses sens poussa un cri perçant.



Lateefa lui appliqua sa paume rugueuse sur la bouche, la projeta dehors et claqua le battant sur elle. Aisha, serrant son khaif, se retrouva, abandonnée, sur le perron.

Elle ignorait ce qu'elle allait faire, mais il lui fallait s'éloigner de la terrible Lateefa. Elle se mit à courir

sur les gais boulevards, cognant les gens, ne prenant garde à rien et sanglotant amèrement. Ce n'était des taloches, ni des coups dont elle souffrait. À vrai dire, elle n'y songeait pas. Ce qui lui importait, c'était de n'avoir point vu le bébé. Elle s'était avancée presque jusqu'à lui, certaine qu'il fût là, couché dans son berceau douillet et baigné de l'irradiation des quatre bougies. Mais le khaïf, qu'avec révérence elle voulait déposer sur le couvre-pied — elle le tenait encore.

Aisha était si profondément enfoncée dans sa peine qu'elle n'entendit ni les cris des passants, ni le sifflement de l'agent, ni le grincement des freins, alors qu'elle, aveugle, elle se précipitait à travers la chaussée. Plus tard, plus qu'ensuite, elle ne put se souvenir de s'être lancée contre un gros camion.

Aisha demeurait à terre, inanimée. Les curieux s'amassaient en rond, échangeant leurs commentaires et leurs maints langages divers.

Quand survint l'ambulance, on y transporta Aisha.

Et ce fut à l'hôpital anglais, grand bâtiment construit sur le rocher dominant le détroit de Gibraltar, qu'on la conduisit.

LE BEBE

L'accident se démontra sérieux.

La tempe de la fillette avait heurté le trottoir ; il en était résulté une légère commotion. Aisha, en outre, souffrait de fractures occasionnées par la roue de l'auto.



Ce ne fut qu'au déclin du jour suivant que l'éclopée reprit peu à peu ses sens.

Entre chien et loup, à demi sortie de sa léthargie, elle crut ouïr les sons d'un chant lointain et voir vaciller des flammes. Evidemment, elle n'était que le jouet d'une illusion.



Au soir tombant, en relevant ses paupières, Ais comprit ne s'être pas trompée. Bien que redevenue consciente, elle éprouvait une sorte de vertige, et sa jambe lui faisait mal. Par contre, impossible de déterminer où elle se trouvait. Après un moment de stupeur, elle essaya de s'en rendre compte — et, allongée, tendant l'oreille, elle inspecta l'endroit.

Elle se vit dans un lit surélevé, ce qui ne laissait pas de l'alarmer, car d'ordinaire, elle couchait à même le sol. Cependant, puisqu'elle découvrait, non loin d'elle, des lits identiques, très hauts, dont les occupants ne tombaient pas, elle se rassura. A l'autre extrémité de la salle, un groupe de personnes entourait un arbre vert où scintillaient, non pas quatre, mais quantité de bougies de teintes variées. Sous les branches s'alignait une file d'enfants vêtus de longues et chatoyantes robes de soie. Ensemble, ils chantaient en langue arabe :

*« Là-bas, dans une crèche,
« l'Enfant Jésus est né... »*

Le cœur d'Aisha eut une sourde palpitation. « L'Enfant Jésus ! ». Elle reconnaissait le nom du bébé que l'on attendait chez Petra. Il devait être ici puisqu'on chantait pour lui et qu'en son honneur on avait allumé au moins cinquante bougies. Dans la mémoire d'Aisha, les divers événements survenus s'agitaient confus et brouillés. Seuls Petra, le bébé, les quatre chandelles restaient parfaitement nets à son souvenir.

Elle replongea dans le sommeil et, quand elle rouvrit les yeux, il faisait noir ; une unique petite veilleuse rouge brûlait au-dessus de la porte, répandant une faible luminosité dans le dortoir. Plus de chants — sinon le ronflement des patientes assoupies.

Aisha se souleva prudemment de dessus son oreiller et risqua un coup d'œil alentour. La garde de nuit l'ayant vue s'approcha, afin de s'informer comment elle se sentait.

Aisha affectionnait les infirmières. Voilà une année que l'avant-dernier de ses frères s'était assis par accident sur le brasero incandescent et, pendant longtemps, Aisha avait dû amener chaque matin Absolam à l'hôpital pour renouveler les pansements. La grande s'était montrée aimable et prenait plaisir à la présence d'Aisha. Une fois, elle avait arrêté les hurlements d'Absolam en lui fourrant un bonbon dans la bouche. Depuis lors, les infirmières ne pouvaient être autre que ment qu'amicales, dignes de confiance et serviables.

Aisha sourit à celle-ci et lui baisa la main en guise de salutation.

— Je voudrais tant voir le bébé, supplia-t-elle. Dis-moi où il est maintenant ? Et où est-il ?

— Quel bébé ? questionna la garde, compatissante. Veux-tu parler de ton petit frère ?

— Oh ! non ! reprit Aisha, je pense au bébé qui s'appelle Jésus. On l'attendait dans la maison de Petra — et je sais qu'à la place, il est venu ici. J'ai vu les enfants ont chanté près de lui, et l'arbre de Noël brillant, brillant. Où est-il ? J'avais un présent pour lui... Oh ! qu'en ai-je fait ?

La nurse parut troublée. Comment cette jeune musulmane, aux grands yeux noirs anxieux, avait-elle pu entendre parler de l'Enfant divin ? Et qui était Petra ?

Elle s'assit au bord de la couche d'Aisha.

— Ecoute, mignonne, tu ne peux voir le bébé Jésus. Il est né il y a des années et des années, et il

retourné vers Dieu. Si les enfants ont chanté, c'est pour célébrer l'anniversaire de sa naissance et dire comment il vint sur cette terre nous sauver du péché et de la tristesse. Je vais te parler de lui, Aisha, et tu comprendras.

Etendue, absolument tranquille, Aisha dardait ses prunelles de feu sur celles de l'infirmière. Plus que quoi que ce soit, elle aspirait à connaître ce qui concernait ce Jésus.

— C'est parce que Dieu nous aime Aisha, continua la jeune femme, qu'il nous envoya son fils, Jésus le Sauveur, afin de nous montrer le chemin du ciel. Jésus fut un petit bébé, pareil à chacun de nous. Sa maman était très pauvre et, quand il naquit, elle dut le coucher dans une crèche. A présent, il est auprès de Dieu, mais il vit toujours et nous aime toujours. Il est constamment avec nous, et peut encore nous guider vers son Père.

La nurse se leva, tapota les coussins de la blessée, et se retira silencieusement. Aisha, sans un mouvement, tournée vers la lueur rosée de la veilleuse, pensait et pensait...

Elle s'était vue courant vers l'attirante clarté, posant respectueusement son cadeau sur le berceau, puis s'effaçant dans l'ombre hostile, pour ne plus revenir. Et tout était différent : le bébé n'était point là et elle ne le verrait jamais. Pourtant, elle n'éprouvait pas de déception. L'infirmière ne promettait-elle pas quelque chose de meilleur ?

« Il t'aime, il est près de toi, même si tu ne p
l'apercevoir... Il veut te conduire sur le chemin
ciel. »

C'est cela qu'avait dit la nurse, et, mi-éveillée, endormie, Aisha s'imaginait une route claire, à p de vue, serpentant en pleines ténèbres. Au d attendait, si frais, si rose, comme s'il venait de s'é ler, l'Enfant aux yeux de lumière. Dans une main portait une bougie allumée, et de l'autre lui fa signe, à elle, Aisha, de le suivre. La tendresse éman de son cœur aimant l'attirait irrésistiblement, cor le rayonnement nacré l'avait attirée sur l'obscur e lier de Petra. Elle courait à lui, mettait sa main c la sienne. Elle avait trouvé ce que, dans sa courte elle avait tant désiré. Et rien à l'avenir ne parv drait à l'épouvanter ou à lui nuire ; personne ne p rait l'éloigner du bébé divin, ni le séparer d'elle.

Car sa présence signifiait sécurité, amour, ref plénitude de joie.

TOUTES LES BOUGIES

A cause de sa jambe brisée dont la fracture se révéla mauvaise, Aisha dut rester six semaines à l'hôpital. Si elle jouit de chaque moment qu'elle y passa, les deux points culminants de la journée étaient le milieu de l'après-midi quand sa mère, le poupon attaché sur son dos, venait lui rendre visite en tirant



à sa suite frères et sœurs, et sept heures du soir lors de l'apparition des missionnaires. Ceux-ci chantaient de beaux hymnes, accompagnés de l'harmonium, et narraient d'inoubliables récits sur ce qui était arrivé

à l'Enfant de Noël au fur et à mesure qu'il grandissait.

Aisha s'émerveillait d'entendre décrire les scènes. Jésus posait sa main sur les malades — il n'avait besoin de médecine pour les rendre à la santé ; sur les petits enfants qu'il bénissait et renvoyait guéris et heureux, sur une fillette morte de l'âge d'Aïsha et qui aussitôt s'était relevée, ayant faim.

Puis un soir, les missionnaires racontèrent une histoire triste, oh ! si triste : ces mains bienfaisantes avaient été clouées à une croix de bois, et Jésus était mort. Plein d'amour, il avait accepté volontairement de mourir pour payer les mauvaises actions commises par Aisha et par chacun.

Aisha en fut vraiment malheureuse. Elle s'avouait que très, très souvent elle mentait, se mettait en colère, répondait mal à sa mère et claquait les portes tards.

Couchée à plat de lit, ces pensées la tourmentaient. Ce ne fut que tard dans la nuit qu'elle s'endormit et voici — était-ce rêve ou réalité ? — elle voyait Jésus s'avancer et lui tendre ses mains. Aisha, ce jour-là, put voir qu'elles avaient été meurtries. Et elle comprit ceci : le mal qu'elle avait fait pouvait lui être pardonné, elle pouvait recommencer avec un cœur neuf et tout blanc.

— Ma vie entière, je veux suivre Jésus sur le sentier qui mène à Dieu, murmura-t-elle en joignant ses étroites mains brunes.

Elle l'aimait déjà de tout son être et languissait de lui faire un présent. Elle pensa à la jolie Petra enveloppant ses paquets et arrangeant ses bougies pour l'accueillir. Pourquoi ne pouvait-elle en faire autant ? Hélas ! elle n'était qu'une fille commune, insignifiante, n'ayant rien à offrir.

L'état de la convalescente s'améliorait et au bout d'un certain temps on permit à Aisha d'essayer sur des béquilles ses premiers pas au jardin, puis de se promener seule, munie d'une canne. Enfin, par un beau matin de printemps, alors que le souffle du large ébouriffait les vagues en écume étincelante et pénétrait en bouffées par les baies de la salle, le docteur annonça à Aisha que, cet après-midi, il la reconduirait en voiture chez elle.

L'apparition du médecin rendit Aisha songeuse. Était-elle sûre que cela lui plût de délaisser l'hôpital ? Non qu'elle regrettât de quitter son entourage : elle reviendrait régulièrement pour l'école du dimanche, amènerait Ameena et reverrait les sympathiques infirmières. Mais six semaines sont une étape dans la vie d'une petite fille, et Aisha avait pris l'habitude de la propreté et de l'espace, et ce luxe manquait totalement dans le gourbi de la colline. Aisha revit la chèvre, les marmots, le chat, les bidons d'eau à aller quérir, la fumée du brasero, le toit à gouttières aux jours de pluie, la lessive qui ne séchait pas — et la pauvrete soupira. Attentive, la garde vint à elle et lui demanda si elle n'était pas bien excitée à l'idée de s'en retourner ? Aisha ne répondit pas un mot.

Tôt après le dîner, pressé, le docteur vint la chercher. Rassemblées aux fenêtres, ses compagnes adressaient d'affectueux souhaits et leurs paroles ressonnaient à ses oreilles :

— Reviens nous voir, Aisha !

— Va en paix et que Dieu te donne le bonheur !

La voyageuse n'était encombrée d'aucun bagage à l'instant où l'auto franchit la grille, de ses deux mains, elle répondit par de vibrants signes d'adieu.

La voiture s'engagea sur la route accidentée montueuse, et bientôt la mer, entre les escarpements de la colline, fut loin en dessous d'eux, et bien loin derrière eux, la ville.

Le médecin ayant des visites à faire sur la haute, stoppa au commencement du raidillon, en contrebas de l'habitation d'Aisha. La saluant paternellement, prit congé d'elle et disparut.

Aisha, d'abord, ne bougea pas. Lentement, elle promena ses regards autour d'elle. Sur les bords de la rivière, les narcisses étaient éclos et de noirs agnelins jouaient dans les étendues bleues des iris sauvages. S'élevant de la mer, le vent soufflait, rapide. On aurait dit qu'il apportait sur ses ailes la joyeuse annonce du retour de l'aînée dans sa famille.

Guetteurs impatients, frères et sœurs venaient découvrir celle qu'ils attendaient et déjà dégingolait à sa rencontre.



Les cinq minutes qui suivirent furent une véritable confusion de cris, d'embrassades, de rires et de bêtises. Sans savoir comment, Aisha se retrouva assise sur le pas de porte de la maison, le poupon sur ses genoux, Absolam — dont les bras lui enserraient fermement le cou — derrière elle, Mustapha et Sodeka à ses côtés, le plus près possible et la contemplant ravis. La chèvre cognait de ses cornes — sensation plutôt douloureuse — le dos de sa maîtresse retrouvée. La mère d'Aisha préparait pour la circonstance une délicieuse boisson à la menthe et Ameena, toujours était forte sa joie, se tenait sur une jambe en face de l'héroïne, son svelte petit corps se balançant comme un mimosa dans la brise.

Aisha, les joues roses et au comble de l'enchantement, partit d'un sonore éclat de rire en se remémorant la propre et tranquille salle d'hôpital et son caractère moelleux. Elle s'étonna d'avoir pu supporter de vivre si longtemps séparée de ces bras caressants et chauds, séparée des menottes sales et maladroites de ses parents âgés. Elle abaissa les yeux sur le bébé fluët, à la tête couverte de plaques, au nez mal mouché, et découvrit qu'il n'existait certainement nulle part un meilleur objet de tant d'affection, et pouvant l'égaliser en beauté.

C'est que le cœur d'Aisha brûlait d'une nouvelle tendresse pour les siens et soudain elle en comprit la cause.

N'avait-elle pas appris à connaître cet autre Enfant, source d'amour, de bonté, de joie, qui, dès aujourd'hui, vivait dans son âme ? Il était là, tout près d'elle.

répandant sa gloire sur la montagne où jaillissait le printemps, sur sa mère, sur les frimousses barbouillées des bambins.

Aisha vit tout ce qui l'entourait dans cette splendeur bénie.

L'Enfant divin lui-même avait allumé les bougies.

LA VISITE

L'INVITÉ

LA VISITE

La vieille dame se réveilla brusquement. Les rayons du soleil éclairaient déjà la pièce, laissant apparaître les fentes des murs, et au dehors, les poules caquetaient à tue-tête. Oui, il faisait à présent grand jour, c'était le printemps, et la vieille dame avait trop dormi, ce qui ne l'arrangeait guère. Le vendredi était le grand jour de la semaine pour Yacoots, et elle avait beaucoup à faire.

Elle se leva donc aussi vite que ses rhumatismes lui permettaient, car les prochaines heures s'annonçaient bien chargées : le pain à pétrir, l'eau à puiser, le feu à allumer, et enfin, la chambre à balayer, mais impossible de penser, avec le bruit que faisaient les poules : il y avait certainement quelque chose.

Elle se rendit vers la porte, clopin-clopant, mais l'air froid qui lui fouetta le visage l'obligea à fermer les yeux un court instant, tandis que la volaille courait en tous sens.

Lorsqu'elle les rouvrit, il était déjà trop tard. Une petite silhouette en haillons se sauvait en direction des montagnes, se frayant un chemin parmi les oliviers pieds nus. Un rapide coup d'œil au poulailler lui apprit que les œufs avaient disparu.



C'était la deuxième fois que cela se produisait et des larmes de détresse lui remplirent les yeux. Elle ne connaissait pas le petit voleur, mais il lui fallait de toute urgence trouver une solution, car les ventes d'œufs étaient ses seules ressources.

Elle pouvait encore descendre jusqu'au marché avec son panier, bien que remonter la colline lui soit très pénible, mais elle se demandait combien de temps encore elle pourrait se débrouiller seule, car elle avait grand besoin d'aide. Cependant personne ne s'en souciait : sa fille unique s'était mariée à un riche marchand qui avait manifestement honte de sa pauvre belle-mère et se contentait de lui donner quelque argent de temps à autre.

Vexée et en silence, Yacoots se rendit à la source. L'atmosphère commençait à se réchauffer un peu, et devant vers le ciel son visage rongé par les années, elle sentit toute colère s'envoler.

Les premières fleurs d'amandiers venaient d'éclore comme du coton rose se détachant sur les oliviers argentés et les figuiers gris-cendre. L'eau du ruisseau jaillissait comme une étincelle, et le premier pied de narcissus perceait si timidement au milieu d'une touffe d'herbes que la vieille dame l'avait senti avant même de le voir : c'était l'odeur du printemps. Pour elle qui avait toujours apprécié la beauté, et bien qu'elle soit maintenant âgée, cela lui réchauffait le cœur, et lui redonnait courage. Elle oublia son voleur, et pensa que dans deux heures Nadia arriverait, et lui lirait un passage du Livre de la Parole de Dieu.

Son fardeau lui pesait, et elle se sentit fatiguée en arrivant à la porte de sa cabane. Il n'y avait toutefois pas de temps à perdre : tout devait être prêt.

Elle mit sa marmite sur le brasero, qu'elle porta à l'extérieur pour que la brise attise le feu, puis elle pétrit le pain et le laissa lever. Enfin, elle lava le plancher, secoua dehors le tapis de paille, nourrit les poules et astiqua son précieux plateau de cuivre.

Elle ne mangeait rien, et ne buvait rien avant l'arrivée de Nadia, car ses moyens ne lui permettaient pas de se servir deux fois.

Yacoots était heureuse, et cela lui donnait de la force, car les travaux du vendredi ne ressemblaient en rien aux autres. Dans le courant de la semaine, elle s'occupait de la maison comme une vieille le peut, mais le vendredi elle avait l'impression de préparer un banquet.

Maintenant, l'eau bouillait, le pain avait été retourné dans la poêle, il était à point, et une délicieuse odeur de céréales et de pain chaud se répandait dans la pièce. Yacoots installa sa basse table ronde dans le rayon de soleil, prépara sa cafetière, et finalement tira une boîte de dessous son lit, d'où elle sortit son Livre avec précaution, du bout de ses doigts tremblants. C'était un petit livre usé, recouvert d'un papier décoloré qu'elle gardait depuis maintenant quinze ans.

Yacoots n'était pas née dans les montagnes, mais avait vu le jour et grandi dans un petit village au bord de la Méditerranée. Là, elle avait également donné naissance à une petite fille répondant au nom d'Anisa.

Mais son mari la quitta alors que l'enfant était encore toute petite, et elle était partie travailler chez une dame espagnole qui s'était révélée très bonne pour elle.

Aucune des deux femmes ne parlait la langue de l'autre, excepté quelques mots pour s'occuper de la cuisine, de sorte qu'elles n'avaient guère eu la possibilité de communiquer, mais la dame usait de douceur et de gentillesse qui ne sont presque plus de ce monde, comme si cela lui venait de Dieu. La cause en était ce fameux livre noir que la senora lisait chaque soir avec ses enfants avant d'aller au lit. Elle avait essayé plusieurs fois d'en parler à Yacoots, mais Yacoots ne comprenait pas grand chose, sauf que ce livre était une source d'Amour, en profitant d'épousseter la chambre, et que personne ne lui en faisait la regarde, elle s'était risquée à le prendre, simplement pour l'embrasser.

Le mari de la senora avait aidé Anisa dans ses études. Et à l'âge de quinze ans, la jeune fille avait épousé un riche marchand, et l'avait suivi dans les montagnes. Elle donna ensuite le jour à plusieurs fils, tandis que Yacoots restait en ville, jusqu'à ce qu'un jour la nouvelle éclate que la senora, sa chère protectrice, soit obligée de retourner en Espagne, et que Yacoots ait à se trouver une autre maison.

Ce fut le plus grand chagrin de sa bien triste vie. Elle aimait les enfants de la senora comme ses propres enfants, et quand, le cœur plein d'amertume elle dut se résoudre à dire adieu, c'est à peine si elle fit attention aux merveilleux cadeaux qu'on lui offrait. Une seule chose la réconforta : juste avant son départ, sa maîtresse

l'avait appelée à part, et avait mis un petit livre dans ses mains, qui n'était pas écrit en espagnol, mais dans la propre langue de Yacoots :

« C'est une partie du Livre que nous lisons chaque soir », avait expliqué la senora, « il parle de Jésus, qui nous conduit à Son Père. Garde-le précieusement, et lorsque tes petits-enfants seront plus grands, demandeur de te le lire. C'est la Parole de Dieu. »

La famille partit ce même après-midi, et Yacoots l'accompagna au port. Tandis qu'elle faisait au-revoir de la main, les larmes lui inondèrent le visage. Puis elle était rentrée chez elle, avait rangé le Livre dans sa boîte enveloppé d'un mouchoir, et elle avait rejoint sa fill dans les montagnes.

Toutefois, la maison était petite, les enfants étaient sauvages et bruyants, et son gendre ne voulait pas d'elle. Elle comprit vite qu'elle était indésirable ; heureusement, la senora lui avait laissé un peu d'argent. Voilà comment Yacoots acquit la cabane et le petit morceau de terrain où elle vivait depuis maintenant quinze ans, entre ses poules et ses légumes.

Le grand événement de sa vie fut la naissance de Nadia, il y avait déjà douze ans de cela.

Elle n'avait montré son Livre à personne, sauf récemment, mais bien sûr, elle ne pouvait en lire un mot. Son gendre était un musulman strict, et aurait considéré cela comme un blasphème. Même Anisa et ses fils, qui l'aimaient beaucoup, auraient ri de voir une vieille dame comme elle, essayer de lire quelque chose. Cependant,

le jour où son petit-fils traversa les oliviers en criant
« Viens, maman a eu une fille », elle sut alors que
allait être différent. En se penchant sur le berceau
l'on devinait déjà des yeux noirs et intelligents, son
lui dit qu'un jour, elle et sa petite-fille liraient le
ensemble, et qu'ainsi elle pourrait entendre le mot
de Dieu.

Elle avait attendu patiemment. L'enfant l'avait
dès le début. Lorsque Nadia était malade, ou triste, c'était
Mamie qu'elle appelait, et sa mère, toujours occupée
la maison avec ses fils, allait chercher Mamie.
en était même bien contente, car elle avait
quelqu'un qui porte une attention toute particulière
à sa fille, si petite, si délicate.

C'est ainsi que Yacoots abandonna ses poules pendant
les six premières années qui suivirent la naissance
se transformer en nounou. Puis Nadia entra à l'école
et Yacoots retourna dans sa cabane, où la vie s'écoula
lentement et sans histoires, à quelques exceptions près.
le dimanche, elle se rendait chez sa fille, et le vendredi
c'était Nadia qui venait la voir.

Nadia grandit, mince et jolie, comme ces jeunes filles
au printemps. Elle apportait toujours ses livres de
à sa grand-mère pour que celle-ci constate ses progrès.
lorsqu'elle eut douze ans, elle fut capable de lire
rapidement, en deux langues.

Un jour, cela faisait maintenant quatre mois, Yacoots
sortit son Livre le cœur battant et les mains tremblantes
et raconta à Nadia l'histoire de la senora, et de

cadeau : « Ceci concerne Dieu et son Amour pour les hommes » commenta-t-elle assez vaguement. « Voilà quinze ans que je le garde dans ma boîte. Je n'ai jamais été capable d'en lire une ligne. »

Et Nadia, qui n'avait rien d'autre comme lecture que ses livres de classe, et qui aimait lire, fut ravie. Elle s'assit sans attendre pour l'examiner avec soin, riant d'abord, car les premières pages n'étaient qu'une longue liste de noms, puis elle fut rapidement absorbée par l'histoire. Yacoots ne devait jamais oublier cette image :

A cette époque, Nadia avait pris place près de la porte. dans le pâle rayon du soleil d'hiver, les peupliers près de la source créant un fond doré à son visage sérieux.

Finalement, Nadia releva la tête, ses yeux scintillaient : « C'est un bon livre, Mamie. Nous en lisons ensemble chaque semaine un chapitre. » Patiemment, Nadia avait commencé par la généalogie, puis avait continué, se plongeant dans le monde fantastique de son récit. Lorsqu'elle eut terminé, et eut embrassé sa grand-mère avant de la quitter, Yacoots resta assise un long moment, regardant fixement le ciel et la pénombre, comme pour interroger le soleil couchant, répétant les mots qui lui avaient frappé l'esprit : « Tu lui donneras le nom de Jésus, parce qu'Il sauvera son peuple de ses péchés.* » A partir de ce jour, Jésus devint une personne réelle, un ami qui veillait avec bonté sur sa petite cabane solitaire.

* Matthieu, 1 : 21.

Elle ne savait pas ni qui Il était au juste, ni qu'Il était mort et ressuscité, mais quelque chose lui disait qu'Il était vivant, et éclairait sa vie, et chaque vendredi Il lui parlait.

LE TRESOR

« Bonjour, Mamie, il n'est même pas encore midi et tu dors à poings fermés... »

Yacoots redescendit brusquement sur terre, et examina la silhouette qui se tenait près de la porte. Non, elle ne dormait pas, et pendant un moment, elle fut surprise que le fond doré des peupliers dont elle gardait le souvenir avait fait place au doux vert tendre, et qu'un rayon de soleil de printemps fasse une auréole autour de la tête de Nadia. La petite, encore toute rouge d'avoir couru, riait, et toutes deux s'embrassèrent, heureuses de se revoir. Ainsi commençaient les rites du vendredi.

Chaque geste contribuait à créer tout un climat. Elles commençaient par le petit déjeuner : Yacoots ne pouvait pas s'offrir du café très souvent, et elle le préparait avec grand soin pour le boire avec le pain tout frais grillé, tandis que Nadia s'asseyait en tailleur sur la natte, et donnait les nouvelles de la semaine. La petite, vivante et gaie, n'oubliait aucun détail... leur voisin venait d'avoir un autre bébé, et Nadia avait été jugée assez grande pour aller à la fête du septième jour. A cette occasion, son père lui avait offert une longue robe bleue décorée de broderies et de dentelles, et bien sûr, elle la remettrait dimanche pour le plus grand plaisir de sa grand-mère... Le bébé avait été paré d'un petit bonnet

doré, et il avait pleuré sans arrêt, agacé par tant de monde, et parce qu'il faisait trop chaud dans la pièce. Les frères de Nadia avaient protesté, car eux aussi voulaient des habits neufs, mais leur père faisait des économies pour se rendre sur la tombe du Prophète, à la Mecque, et avait décidé qu'ils devraient attendre avant d'avoir un nouveau costume... Les inondations faisaient partout des ravages, la rivière avait débordé et deux chèvres avaient été noyées. Leurs propriétaires iraient demander des indemnités au Conseil de la ville... Un voleur était passé par les toits et avait volé les bracelets en or de la cousine de Nadia...

En entendant parler de voleur, Yacoots se rappela soudain le sien et en parla à Nadia : « Je voulais te faire des œufs pour ton petit déjeuner », fit-elle tristement, « mais il les a tous pris. Il était petit, en haillons, et pieds nus, et il courait très vite ».

Nadia hocha gravement la tête. « C'est probablement Rachid, grand-mère. Son père est mort, et sa mère s'est remariée. Son beau-père ne voulait pas de lui. Il vit dans les collines, travaillant dans les fermes, et il ne s'approche jamais de la ville pour ne pas que la police le mette à l'Assistance. Ecoute, grand-mère, si c'est lui, et si nous le dénonçons, la police lui donnera une leçon ».

Yacoots pensa qu'en effet, c'était la seule chose sensée à faire, mais Nadia ajouta pensive : « N'importe qui peut te voler tes œufs. Tu as besoin d'un bon chien de garde ».

« Et comment pourrais-je le nourrir ? J'ai déjà mal à subvenir à mes propres besoins ».

Nadia ne voyait pas comment sortir de cette impasse. « Je vais en parler à Papa », ajouta-t-elle en baissant la voix et en soupirant.

C'était une façon polie de conclure qu'il n'y avait rien à faire. Un moment de silence suivit. Nadia n'avait jamais compris pourquoi son père, si aisé, s'occupait si peu de sa vieille grand-mère.

Yacoots, qui d'habitude écoutait toujours attentivement sa petite fille, ne fit aucun cas de sa remarque car le grand moment de la journée approchait. Nadia nettoya la vaisselle du déjeuner, Yacoots balaya les miettes, le rideau de la porte d'entrée fut tiré, enfin toutes deux s'assirent dans un coin de la pièce et Nadia ouvrit le Livre.

« Chapitre 18 aujourd'hui, Mamie » annonça-t-elle. « Tu te rappelles ce que disait le chapitre 17 ? ».

Nadia avait toujours trouvé curieux de constater que sa grand-mère, qui aimait tant qu'elle lui lise son Livre, se souvienne ensuite si peu de ce qu'elle lui avait raconté. Mais à vrai dire, Yacoots n'avait jamais essayé de faire un gros effort de mémoire.

Pourtant, Nadia faisait la lecture à la manière des jeunes enfants qui débitent un peu vite leur répétition, ce qui passait au-dessus de la tête de sa grand-mère. Cependant, de toutes ces histoires, la vieille dame

retenait chaque vendredi les points essentiels qui constituaient pour elle un trésor de pensées et de préceptes qui l'aidaient à vivre jusqu'à la semaine suivante. Elle y pensait tandis qu'elle marchait, qu'elle rangeait sa cabane, qu'elle jardinait un petit coin de terre.

Oui, cela lui donnait de la force... « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés et je vous donnerai le repos ». Cette phrase avait été son bijou le plus cher, surtout lorsque Yacoots devait porter ses seaux d'eau. Elle se la répétait en allant à la source, et ils lui semblaient alors moins lourds.

Plus elle méditait, plus ce qu'elle avait entendu prenait un sens, et la conduisait à Dieu. Mais le vendredi suivant, elle enfermait le précédent récit dans sa mémoire, comme on met de côté un bijou, et se préparait à écouter une nouvelle parole... et il y en avait toujours une. Le Livre ne l'avait jamais déçue.

Yacoots sourit en répondant à Nadia, dont les yeux pétillaient de joie : « Jésus monta au sommet de la montagne, et son visage rayonnait comme le soleil... » et Dieu dit : « Celui-ci est mon Fils ».

« Après, grand-mère »

« C'est tout ce dont je me souviens, et cela me suffit. Toute la semaine, j'ai vu cette lumière briller, et elle était plus éclatante encore que le soleil de midi, et cela m'a mis de l'amour au cœur. Que devrais-je savoir de plus ? ».

Nadia poussa un soupir, et abandonna l'examen. Les yeux délavés de sa vieille grand-mère la fixaient avec impatience. Nadia trouva son chapitre, et commença à lire. « Quel étrange livre plein de contrastes » pensa-t-elle. « Une semaine, il est question de la resplendissante gloire de Dieu, et la semaine suivante, il est question de petits enfants, d'agneaux perdus, de querelles entre serviteurs. Curieux, en effet, qu'un Livre Saint prenne la peine de parler de choses aussi banales ». Elle se demanda ce que Mamie allait en tirer.

Elle n'avait pas saisi qu'une fois que sa grand-mère avait trouvé son trésor, elle cessait d'enregistrer qu'il que ce soit, et n'écoutait même que très rarement la fin du chapitre. Aujourd'hui, son trésor se trouvait aux versets 3 et 4. Les mots l'avaient tellement frappés que Yacoots avait été comme transportée dans un autre monde, oubliant à la fois Nadia et sa lecture.

Absorbée par tout ce qu'elle pouvait tirer de ce joyau, elle ne redescendit sur terre que lorsque sa petite-fille l'eut touchée du pied.

« Mamie, tu as entendu l'histoire de ce serviteur ? Tout ce qu'il mérite c'est d'aller en prison ».

« Aller en prison ? » Yacoots écarquilla les yeux. « Qui a été en prison, ma chérie ? ».

« Oh, Mamie ! » s'exclama Nadia choquée. « Juste un gentiment et lentement, et tu n'as pas écouté un seul mot ! »

« Mais si, mais si », reprit Yacoots tout offensée, « il était question d'un petit enfant... » « Celui qui reçoit un petit enfant me reçoit. » « Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? ».

Nadia n'en avait pas la moindre idée. Elle était plutôt impressionnée par la parabole de cet impitoyable serviteur, qu'elle raconta de nouveau à sa grand-mère, avec force gestes, et toutes deux discutèrent du bien et du mal, et rirent ensemble, jusqu'à ce que Nadia remarque l'ombre des peupliers qui s'allongeait sur le sol, et elle sauta sur ses pieds.

« La nuit va tomber. Il faut vite que je me sauve ».

Elle se dépêcha de remplir les seaux d'eau avant de partir, et embrassa la vieille dame sur les deux joues, en lui faisant promettre de venir dimanche.

Yacoots regarda les petits pieds de Nadia gravir la colline, jusqu'à ce que sa petite-fille, cachée par les oliviers, soit hors de vue. Yacoots se retrouva seule, moment béni, lui aussi, qui décidait un peu de son humeur de la semaine.

Elle aimait autant la solitude qu'elle aimait Nadia, aimait rester seule avec, pour toute compagnie, les tendres couleurs du ciel... le paradis. Elle s'assit tranquillement devant la porte, mains croisées sur ses genoux, contemplant au dehors ce que le crépuscule apportait au paysage de printemps. Elle sentit qu'elle allait percer un mystère, comme lorsqu'on trouve une clé pour ouvrir une porte. Ce secret était cette histoire qu'elle n'arrivait



pas encore à comprendre, un peu comme si la clé que l'on tient enfin dans la main ne rentre pas dans la serrure.

« Celui qui reçoit un petit enfant, me reçoit... Jésus, dont le nom signifie : Dieu est avec nous »...

C'était la première chose positive qu'elle avait saisie pour lui enseigner comment Le recevoir, et voilà cependant que le sens lui échappait. Elle sentait bien sa présence réconfortante dans les moindres détails de la vie quotidienne : durant ces nuits d'hiver où la tempête secouait sa cabane, dans la joie qui l'envahissait d'avoir basé sa vie sur les préceptes de Jésus, dans le chagrin qu'elle éprouvait lorsqu'elle attendait, en vain, lui semblait-il, un signe de Lui.

Mais cette fois-ci, elle avait saisi quelque chose de plus profond. Par quel étrange processus pourrait-elle recevoir Son Seigneur, en recevant un petit enfant ? Et quel enfant, où était-il ? Elle en connaissait des dizaines, vivant dans les fermes voisines, de petites créatures plutôt bruyantes, d'ailleurs, la figure sale et le nez mal mouché, qui chassaient ses poules et piétinaient son jardin, et auxquels elle faisait une guerre sans fin. Il ne devait probablement pas s'agir de l'un d'eux.

Yacoots était fatiguée de penser. Il commençait à faire froid, le ciel s'était couvert de nuages, et la pluie faisait ressortir la bonne odeur de la verdure mouillée. Ce soir, elle allait se coucher et s'endormir, assurée que la nuit porte conseil, et qu'elle s'éveillerait le matin en ayant trouvé la clé du mystère. Elle ne savait pas com-

ment prier, mais, par contre, elle avait l'habitude de regarder les étoiles par un trou dans le toit de chaumière et c'est en les fixant qu'elle exprimait ses espoirs, ses souhaits, et souvent, tandis qu'elle rêvait, elle trouvait une solution à un problème, tâchant ensuite de mettre en valeur son « trésor » le reste de la semaine.

Pourtant, cette nuit, aucune étoile ne brillait, il pleuvait à verse. Yacoots tremblait sous sa couverture râpée, se plaignant de ses rhumatismes, et eut du se relever plus d'une fois durant la nuit. Néanmoins, chaque fois qu'elle refermait les yeux, elle voyait un petit visiteur descendre du Ciel, avec les yeux de Nadia, cherchant chez elle un refuge.

L'ENFANT

Enfin, vers l'aube, elle sombra dans un profond sommeil, si profond qu'elle aurait pu dormir toute la matinée, si elle n'avait pas été à nouveau réveillée par un formidable remue-ménage dans le poulailler, quoique cette fois-ci, le bruit se mêla à ses rêves, et elle eut du mal à se tirer du lit. Le temps humide de la nuit n'avait guère arrangé ses articulations, qui refusaient de fonctionner. La pluie était tombée par le trou du toit de chaume, et l'air vif la fit tousser et suffoquer. Le temps qu'elle mette un vêtement et arrive tant bien que mal au poulailler à cause de la boue, les volailles s'étaient calmées, mais le nid était vide.

Yacoots s'assit péniblement sur le sac de grains et se mit à pleurer amèrement. Elle ne savait vraiment pas quoi faire. Sans aucun doute, le voleur reviendrait le matin suivant. Comment l'arrêter ? Elle ne pouvait pourtant pas rester assise toute la nuit, quant à la police, elle ne se dérangerait pas à cause d'une vieille femme et de ses cinq œufs... Si seulement elle avait un bon chien, mais avec quoi le nourrir ? Jamais elle ne s'était sentie aussi seule et abandonnée, comme dans un lugubre tunnel dont elle ne voyait pas la fin. Machinalement, elle pensa

à haute voix entre deux sanglots : « Je n'en peux plus il me faut de l'aide ! »

Le son de sa voix la surprit. A qui s'adresserait-elle ? Pas à ces poules agitées et caquetantes, ni à elle-même pauvre Yacoots toute tremblante. Non, il y avait quelqu'un d'autre dans le poulailler, et elle eut la certitude d'avoir été entendue par une oreille attentive, et comprise par un cœur plein de compassion. Elle n'entendait rien à la prière, et cependant, elle venait de prier, faisant sa plus grande découverte : ainsi, Celui qui lui parlait à travers son Livre pouvait également l'écouter ? Cette seule pensée la fit bondir de joie. Désormais, elle pourrait toujours tout lui raconter, lui faire part de ses craintes, de ses besoins, de sa solitude. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait se passer ensuite, mais peu importe, elle se sentait légère comme si elle avait posé un bagage trop lourd. Elle réfléchit à tout ce qu'il pouvait découler de sa nouvelle trouvaille, et soudain, un éclair lui traversa l'esprit, comme si elle venait de recevoir un ordre impératif : « Lève-toi et va chercher l'enfant qui a dérobé tes œufs. »

Elle réfléchit un long moment, et plus elle y songeait, plus cela lui parut sensé. A quoi bon rester assise en attendant d'être volée ? De plus, Nadia avait dit qu'elle connaissait l'enfant coupable. Yacoots n'oserait jamais aller se plaindre elle-même à la police, elle l'avait soigneusement évitée toute sa vie, mais son gendre, pour l'amour de Nadia, pourrait y aller à sa place, et plaider sa cause, de sorte qu'on attrape le voleur et qu'on l'enferme là où il le mérite.

Elle serra les poings à la seule pensée du voleur. Bien sûr, elle ne l'avait jamais vu, et ne pourrait apporter aucune preuve contre lui, mais il se trouverait certainement quelqu'un pour l'aider.

Elle nourrit les poules à la hâte. Le reste pouvait attendre : balayer le plancher et rapporter de l'eau, elle le ferait plus tard. Pour le moment, il fallait d'urgence s'en tenir à sa première idée, et avoir recours à la justice pour mâter cet enfant. Sa colère lui donnant du courage, elle se mit en route et elle avait grand besoin de courage, car le chemin menant à la route principale passait par la plantation d'oliviers, et la pluie, qui tombait toujours, l'avait transformé en un réel torrent de boue. Ce trajet promettait d'être catastrophique, car ses rhumatismes la faisaient souffrir à chaque pas ; cependant, il s'imposait. Elle s'enveloppa dans son vêtement rayé de rouge et blanc, jeta un fichu sur sa tête, et commença l'escalade. Au début, elle eut l'impression de redescendre de deux pas en arrière pour chaque pied mis devant l'autre, mais en s'arrêtant pour respirer un peu, elle constata qu'elle avait néanmoins avancé.

Trempée jusqu'à la moëlle des os, elle continua sa route à travers les oliviers, trébuchant, se rattrapant aux branches. Elle était couverte de boue jusqu'aux genoux lorsqu'elle parvint à la petite plate-forme située à mi-chemin de la colline. Trop fatiguée pour poursuivre, elle s'abrita sous le toit d'une sorte de hutte abandonnée pour se reposer un peu. Personne n'habitait là depuis si longtemps, que Yacoots ne se rappelait même

pas qui avait pu, un jour, vivre là. C'était une ruine digne de ce nom, avec des murs lézardés et un toit affaissé, située dans un endroit humide et exposée aux courants d'air, à tel point que personne n'avait jamais voulu retaper cette cabane.

« Oui, c'est un lieu bien désolé », pensa Yacoots sous son abri, se demandant pour la centième fois ce qui avait pu la pousser à se lancer dans une telle expédition. Soudain, elle entendit un bruit qui n'avait rien à voir avec le bruissement des feuilles ou le martèlement de la pluie, et qui venait de l'intérieur, comme si l'on avait toussé. Elle écouta attentivement, et reconnut d'abord le bruit de pleurs, puis à nouveau, d'une toux.

Un chien, sans doute, ou un renard malade, car pas un être humain ne voudrait vivre dans une telle misère, et cela lui donna un petit frisson tandis qu'elle s'apprêtait, oubliant sa fatigue, à reprendre sa route. A peine avait-elle mis un pied dehors, que le gémissement se fit plus distinct. Non, il ne venait pas d'un animal, mais d'un enfant qui souffre, et même d'un assez jeune enfant.

Prudemment, elle contourna la cabane jusqu'à la porte, regarda furtivement à l'intérieur, prête à s'enfuir en courant au cas où elle apercevrait quelque chose d'insolite ou de dangereux. Tout d'abord, elle ne vit rien d'autre que de la poussière, mais lorsque ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, elle distingua une petite silhouette recroquevillée dans la paille, le visage caché par une manche, qui semblait à dem

endormi, toussant et gémissant, se retournant, et tremblant de fièvre.

Yacoots l'observa un moment et comprit qu'il n'y avait pas là de quoi avoir peur. Ce n'était qu'un petit garçon malade... un enfant.

Elle entra dans la pièce, s'accroupit sur la paille, et posa sa main sur la djellaba * sentant immédiatement, même à travers les haillons que l'enfant avait de la température. Il sursauta dès que Yacoots l'eut touché, se releva sur ses coudes, et lorsqu'il la vit, il se replia sur lui-même, aussi loin d'elle qu'il le put. Il n'avait que neuf ans environ, il était maigre et très sale, sa figure était rouge, et ses yeux brûlants de fièvre.

« Que se passe-t-il, petit ? Que fais-tu allongé ici. Où est ta maison ? »

Il se ressaisit, et se tourna vers elle, la tête cachée dans ses mains. « Je n'ai pas de maison. Je garde les moutons, et j'habite ici ».

« Tout seul ? »

Il hocha la tête pour faire signe que oui. Après un moment, il lança : « Apportez-moi un peu d'eau ».

Yacoots sortit, trouva dehors un vieux récipient qu'elle remplit d'eau de pluie de la gouttière. L'enfant but avidement, puis recommença à tousser et trembler,

* Djellaba : longue robe à manches longues et à capuchon.

regardant Yacoots fixement. Elle l'avait enveloppé dans sa pèlerine, et il lui semblait que Yacoots était un ange, ou mieux sa grand-mère, qui avait pris soin de lui avec amour, et était morte, à présent. « Restez avec moi », supplia-t-il, « ne me quittez pas ».

A ce moment, Yacoots reçut comme un choc, car cela lui rappelait quelque chose, mais quoi... maintenant, ces mots lui revenaient... « Ne me quittez pas, recevez-moi... un petit enfant...

Peut-être était-ce l'enfant qu'elle recherchait, et il n'existait pas la moindre difficulté à recevoir celui-ci. Il avait besoin d'un abri, de nourriture et d'eau, et il était sale. Yacoots s'obligea à rester réaliste, mais son cœur battait la chamade.

« Tu n'as pas de parents ? »

Il fit non de la tête. « Mon père est mort ; ma mère s'est remariée, et son mari l'a ramenée dans son village pour s'occuper de ses enfants. Il m'a laissé ici avec un tisserand, mais je me suis sauvé ».

« Et pourquoi ? »

« Parce qu'il me battait. »

« Et maintenant ? »

« Je travaille pour un berger. Je m'occupe des chèvres et des moutons, il me donne à manger et un peu d'argent, et je dors ici, mais quand j'ai voulu me lever ce matin, ma tête s'est mise à tourner, alors je me suis recouché. »

« Il fait froid et humide ici », répliqua Yacoots pleine d'attention. « Tu ferais mieux de venir chez moi, j'ai une couverture, du feu et de la nourriture. »

Alors qu'un brusque élan poussa l'enfant vers elle, trois œufs roulèrent de sa djellaba. Yacoots réalisa soudain qu'elle avait devant elle le voleur qu'elle était venue chercher, mais, chose étrange, toute colère avait disparue. Elle ramassa les œufs, en trouva trois autres dans la paille, les plaça dans son fichu, qu'elle attacha après sa ceinture, tandis que l'enfant s'était éloigné d'elle, et fondait en sanglots. Bien sûr, maintenant, elle ne voudrait plus l'aider, et c'était pour lui comme si la porte du paradis, après s'être entrouverte, lui était ensuite brutalement claquée au nez.

Quelle confusion pour Yacoots ! Le Seigneur qu'elle voulait recevoir n'avait rien à voir avec les œufs volés, et pour elle, il était ce jeune garçon. Son seul souci était de le ramener chez elle aussi vite que possible. Elle aurait tout le temps de penser au reste cette nuit, tandis que l'enfant dormirait au chaud, dans son lit, sous sa couverture. Elle s'approcha doucement de lui.

« Viens. Je t'aiderai à descendre la colline. Tu sais où est ma cabane ? ».

Il la fixa sans comprendre. La vie lui avait appris à ne faire confiance à personne, et c'était peut-être un piège pour le remettre entre les mains de la police. Pourtant Yacoots n'avait l'air ni méchante, ni traître, c'était une brave femme âgée, et toute simple. Rester avec elle était ce qu'il souhaitait le plus au monde.

« Viens », fit-elle en lui tendant la main, « la pluie tombe moins fort, il faut en profiter ».

Peut-être tout cela se passait-il en rêve, dans un de ces cauchemars que crée la fièvre ? Mais non, la vieille dame était bien là, et l'enfant partait avec elle. Il avait sauté sur ses pieds, et s'était abrité sous sa pèlerine. A présent, ils empruntaient ensemble, et en sens inverse, le chemin boueux, elle tenant ferme ses œufs, lui s'agrippant, toussant et soufflant.

Lorsqu'ils arrivèrent à la cabane, les frissons le reprirent et il s'effondra. Elle n'eut que le temps de le mettre sous sa couverture. Après tous ces mois d'enfer passés à combattre la solitude, l'enfant avait enfin trouvé une maison.

Yacoots était prête à le recevoir, et à recevoir le Seigneur. Elle alla chercher de l'eau, rassembla tout ce qu'il lui restait de charbon de bois pour faire un feu sonore et rouge, qui dégagea bientôt une merveilleuse chaleur, et dont la lueur éclaira la sombre pièce. Elle pétrit ensuite le pain, fit du café et fit frire deux œufs, sans se soucier du lendemain. Elle verrait bien. Aujourd'hui, elle avait un hôte royal, et elle allait le combler. Elle s'assit par terre, à côté de lui, et le fit manger et boire, puis lui passa de l'eau fraîche sur son visage et ses mains brûlantes. Elle sortit même sa bouteille de sirop, que le docteur de l'hôpital lui avait donnée un jour qu'elle avait eu la bronchite. Elle lui en donna une bonne mesure. L'enfant, débordant de joie et de confiance sombra bientôt dans un sommeil agité.

Elle resta à son chevet toute la journée, et ce n'est que tard dans l'après-midi qu'elle prit conscience qu'il faisait plus clair. Elle sortit sur la pointe des pieds pour respirer l'air frais.

De lourds nuages violets couronnaient les montagnes, mais dans la vallée, le soleil avait percé, donnant à la terre mouillée une note d'argent, et un magnifique arc-en-ciel se dessinait au-dessus de sa cabane. Yacoots n'en fut pas surprise le moins du monde. Ses habits avaient brillé comme la lumière, son visage rayonnait comme le soleil, alors pourquoi un arc-en-ciel ne viendrait-il pas se poser, comme une auréole, sur la tête de l'enfant endormi... ?

Elle rentra faire cuire son pain, et prépara une soupe d'orge. La pluie avait cessé. La vague de nuages s'étirait en fuyant vers la mer, et bientôt les étoiles apparurent dans le ciel.

Yacoots ne possédait pas d'autre couverture, et il n'y avait dans la cabane d'autre place pour s'étendre, excepté sur le plancher, et dormir ainsi n'était guère facile, mais Yacoots ne voulait pas dormir. Elle s'accroupit près du feu, et tout en somnolant, ne put penser à autre chose qu'au miracle qui venait de se produire.

Des mains d'enfants sont des mains d'enfants, les mêmes partout sur toute la terre, et les mains de cet enfant-là l'avaient agrippée, et ses yeux l'avaient suppliée : « Ne me quittez pas. Restez avec moi ». Et Yacoots répéta ces paroles et se posa à nouveau la question : « A qui est-ce que je m'adresse ainsi, à

l'enfant, ou à Celui au nom duquel je le reçois ? » Tout ceci était un peu trop compliqué à démêler pour sa pauvre cervelle. Elle abandonna.

Le clair de lune éclairait à présent la pièce, et Yacoots regarda le jeune garçon. Quelque chose avait changé. Son visage était baigné de sueur, sa peau ne brûlait plus. Il ouvrit les yeux, se blottit contre elle, tandis qu'elle essuyait son front avec une serviette. Yacoots poussa le feu, fit réchauffer son restant de café, qu'il but en se penchant vers elle. Il lui embrassa la main, et referma les yeux. Elle l'observa pendant un long moment, et sut que la fièvre était tombée. Maintenant, il dormait d'un sommeil normal et calme.

Un air de paix régnait dans la pièce, une paix se dégageant de son petit visiteur, comme elle ne l'avait encore jamais ressenti auparavant. Tous ses tourments, ses peurs, ses inquiétudes s'étaient évanouis d'un coup. Elle pouvait s'allonger et se reposer. La nuit faisait timidement place à l'aube, et les coqs chantaient déjà. Le plancher ne semblait plus si dur, et il ne faisait plus si froid. Cette paix était pour elle mieux qu'un oreiller moelleux. Elle ferma les yeux à son tour, et dormit aussi profondément que l'enfant. Rien ne la réveilla, ni la lumière du jour, ni le caquettement des poules, ni l'agitation extérieure.

Ce fut le bruit des seaux qui la tira de son sommeil. L'enfant se tenait debout devant la porte ouverte, se confondant dans le soleil de midi. Son visage était pâle et émacié, et il toussait encore. Ses yeux imploraient : il savait que Yacoots était réveillée, et il la regardait avec

anxiété. Il avait fait du bon travail, et elle le remarquerait sûrement. Elle ne pourrait pas le repousser !

Yacoots regarda tout autour d'elle, amusée d'abord, puis avec un étonnement grandissant, car ses prières avaient été entendues, et elle avait reçu l'aide dont elle avait besoin.

Le sol était balayé, le feu ronronnait, le bois était coupé, entreposé autour du feu pour sécher avant de servir, les seaux remplis, étaient alignés les uns à côté des autres, et les poules avaient certainement été nourries, puisqu'on ne les entendait plus. L'enfant fixa Yacoots d'un œil interrogateur, voyait-elle le fruit de son labeur ? Il entra et lui présenta son panier plein d'œufs bruns.

« J'en ferai autant tous les matins, avant d'aller garder les chèvres. Je vous apporterai chaque jour du bois de la montagne, et le soir, je m'occuperai du jardin pour faire pousser des légumes. Je puiserai votre eau, je balayerai le plancher, je... » Il s'arrêta à court d'imagination et de souffle, mais ouvrant grand les bras en croix pour indiquer l'importance de tout ce qu'il allait entreprendre. Puis il poussa la petite table et s'installa avec un sourire aux coins des lèvres, car il était sûr d'avoir gagné la partie. Rassemblant toutes ses forces que seuls les gens dont personne ne se soucie peuvent acquérir, il avait pratiquement l'air rétabli. Ce petit était beau parleur, mais il savait aussi travailler.

« Il reste du pain d'hier », rappela-t-il, « et puis j'ai apporté du fromage de chèvre. J'ai expliqué au berger

que j'avais été malade, mais dès que nous aurons de manger, il faut que j'y retourne... jusqu'à ce soir

Sa phrase finissait en question, et Yacoots réqu'il lui demandait de rester, ce qui la surprit, elle ne l'avait pas ramené, et le Ciel ne le lui avait donné pour autre chose que pour rester.

Tout en coupant son pain, elle jeta à l'enfant bref coup d'œil, espérant presque voir une robe de mière et un visage rayonnant, et voilà qu'elle a devant les yeux un petit garçon drapé dans une djel sale, assis en tailleur par terre.

LA LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE

est un mouvement interecclésiastique
et international.

Son but est d'encourager la lecture quotidienne
de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherche à stimuler
une foi vivante et personnelle en Jésus-Christ.
Ses périodiques avec notes explicatives
sont destinés à faciliter la lecture personnelle
de la Bible.

Le MINI LECTEUR DE LA BIBLE
pour les petits.

Le LECTEUR DE LA BIBLE « Junior »
pour les enfants.

SPORA
pour les jeunes de l'âge du catéchisme.

Le JEUNE LECTEUR DE LA BIBLE
pour les adolescents.

Le PAIN DU JOUR
pour ceux qui commencent à lire la Bible.

Le LECTEUR DE LA BIBLE
pour les aînés.

Ces publications peuvent être obtenues
aux adresses suivantes :

15, av. Ml-Foch, 68500 GUEBWILLER (France)
90, route de Berne, 1010 LAUSANNE (Suisse)
Avenue Giele, 23, 1090 BRUXELLES (Belgique)
300, Route Steelcase West, + 19, MARKHAM, Ontario
L3R 2W2 (Canada)

TABLE DES MATIERES

Le Manteau	3
Les Quatre Bougies	55
L'Invité	105

Le récit des « Quatre Bougies » a été couronné par le premier prix de l'Oeuvre Suisse des Lectures pour la Jeunesse.

Le titre anglais de cet ouvrage est « The Four Candles, The Cloak, The Guest ».

Traduit de l'anglais par Mia Denéréaz et Annie Louise Camus.
Illustrations de Ruth Guinard.

Imprimé en France par S.A. Imprimerie PAIRAULT, 79120 Lezay.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1978.

NOUS VOUS RECOMMANDONS :

Les Réfugiés, de B. Schmidt-Eller
Tunnel vers la Liberté, de B. Schmidt-Eller
Le Caïd du Bois Barron, de N. Decorvet
Le trésor du Vieux Coffre, de M. Secrétan
La Bande des Trois, de Beryl Bye
Le Voyage du Petit Pèlerin, de H.-L. Taylor
Toupia Doit Mourir, de B. Bonnefous
Drame sous la Mer, de Allan Stewart
L'Inspecteur Bill Speed, de J.B. Donovan
Les Fables du Docteur de la Jungle, du docteur P. White
Les Nouvelles Fables de la Jungle, du docteur P. White
Bouhou, l'Hippopotame, du docteur P. White
Qui donc a frappé ?, de P. St-John
Le Secret de la Clairière, de P. St-John
Sur les Traces de Jésus-Christ (Bible en bandes dessinées)
Jusqu'au bout du Monde (Bible en bandes dessinées)
D'Eden au Sinaï (Bible en bandes dessinées)
La Terre Promise (Bible en bandes dessinées)
Les Rois et les Prophètes (Bible en bandes dessinées)
De Jérusalem à Babylone (Bible en bandes dessinées)

— Mustapha, défaillant, reprit le chemin de la plage. Aujourd'hui il avait gagné et pourtant une sombre détresse l'envahissait.

— Aïsha avait tant entendu parler de la Résidence sur le grand boulevard. Les trois bougies formaient un cercle blanc, un refuge, un temple de pureté et de bonté.

— Rachid fixa la vieille dame sans comprendre. La vie lui avait appris à ne faire confiance à personne. C'était peut-être un piège pour le remettre entre les mains de la police.

Le Manteau

Les Quatre Bougies

L'Invité

Trois récits de Patricia St-John dont l'action se situe en Afrique du Nord. C'est là que l'auteur habite et travaille, rencontrant et aimant des enfants semblables à Mustapha, Aïsha et Rachid.